

En Océanie. Voyage autour
du monde en 365 jours,
1884-1885 / par Edmond
Cotteau,...

Cotteau, Edmond (1833-1896). En Océanie. Voyage autour du monde en 365 jours, 1884-1885 / par Edmond Cotteau,.... 1888.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

CHAPITRE XII

TAHITI

28 octobre — 26 novembre.

De Nouméa à Tahiti. — A bord de la *Vire*. — La semaine des deux lundis. — Arrivée à Papeete. — Le tour de l'île. — La pointe Vénus. — Tiarei. — L'isthme de Taravao. — La presqu'île de Taiarapu. — Pueu. — Les *himéné*. — Tautira. — Passage du grand récif. — Teahupo. — Papeuriri. — Paea. — Retour à Papeete.

28 octobre. — Dès 6 heures du matin nous sommes en route. Je dis un adieu définitif à Nouméa, et pour la cinquième fois je revois les paysages bien connus du sud de l'île, l'île Ouen, la baie de Prony, le canal de la Havannah. Dans l'après-midi, la grande terre s'efface dans l'éloignement; quelques heures après, l'île des Pins disparaît à son tour : au coucher du soleil, plus rien en vue.

Si l'on jette les yeux sur la carte de l'Océanie, on voit que l'océan Pacifique, entre la Nouvelle-Calédonie et Tahiti, est semé d'îles nombreuses. La route directe passerait à travers les Fidji, les Tonga, l'archipel de Cook, etc. En établissant mon itinéraire, j'avais espéré voir au passage quelque'une de ces terres lointaines; il ne devait pas en être ainsi. Un marin doit tenir compte des vents régnants, et, pour lui, la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre. Nous ferons route au sud-

est, où nous avons plus de chance de rencontrer des vents favorables. Au lieu de 825 lieues marines, distance réelle de Nouméa à Papeete, nous en ferons 900, 1000 s'il le faut; en tout cas, il est certain que nous n'apercevrons aucune terre avant une quinzaine de jours au moins.

30 octobre. — Hier on a repassé le tropique. La mer est assez forte; la température fraîchit.

La *Vire* est un transport de station, à hélice, armé de six canons de 14 et d'un canon revolver. Sa machine est de la force de 150 chevaux, mais elle est vieille et il serait imprudent de la surmener; aussi nous ne filons guère que cinq ou six nœuds. Je suis logé à l'arrière du faux pont. J'occupe seul une petite cabine, à côté d'un magasin de vivres. Je m'y tiens le moins possible, car on n'y voit goutte, même en plein jour, et le hublot, toujours fermé, m'interdit de renouveler un air vicié par l'odeur des huiles grasses et les écœurantes senteurs que dégage la machine. Cependant j'y ai assez bien dormi jusqu'à présent, malgré les innombrables et monstrueux cancrelas qui courent partout chez moi, attirés par le voisinage de la soute au lard.

Lundi bis, — 3 bis novembre. — Cette nuit, nous avons franchi le 180° degré. Hier nous étions de douze heures en avance sur Paris, aujourd'hui nous sommes de douze heures en retard. Pour arriver à ce résultat et nous trouver en concordance avec le calendrier du pays où nous allons, il a naturellement fallu redoubler un jour. Nous aurons donc deux lundis dans cette semaine de huit jours, et maintenant notre longitude se comptera à l'ouest.

Rien de nouveau d'ailleurs. Le thermomètre marque 23°; la mer est houleuse, la *Vire* roule beaucoup.

9 novembre. — Les jours se suivent et se ressemblent. Nous étions hier par 27° 34' de latitude sud, aujourd'hui nous remontons légèrement vers le nord. Contre toute prévision, les vents réguliers s'obstinent à nous faire défaut. Parfois un grain nous amène une brise légère; on en profite aussitôt pour hisser les voiles, ce qui augmente d'un ou deux nœuds la marche du navire. Mais cela ne

dure pas ; bientôt la brise mollit, les voiles retombent flasques, et il faut se contenter du simple tourne-broche, comme disent les matelots en parlant de la machine.

Le temps se passe tant bien que mal. Le meilleur moment de la journée est le matin. Quand vient le jour, je suis heureux de quitter mon infecte cabine, pour aller, sur le pont, respirer à pleins poumons l'air vivifiant de la mer. Le commandant de Lesguern et son second, le lieutenant Frappier, sont fort aimables pour moi. Le temps probable, la marche du navire font le sujet ordinaire de nos conversations. Dans la journée, tandis que les officiers qui ont été de quart pendant la nuit font la sieste et que le docteur du bord joue de la flûte dans sa cabine, on organise un whist au carré.

Nous avons, comme passagers : deux lieutenants de vaisseau ; trois officiers d'artillerie de marine, dont un occupe ses loisirs à faire de la tapisserie ; un pharmacien et un lieutenant d'infanterie de marine, ce dernier accompagné de sa femme ; enfin un Bourguignon de Dijon, M. Gardey, sous-chef de bureau à la direction de l'intérieur, à Papeete. Marié à une aimable Tahitienne, M. Gardey a profité d'un congé pour faire voir la France à sa femme et à ses deux enfants ; maintenant il ramène sa famille à Tahiti.

Comme nous sommes assez nombreux, on fait deux tables au carré ; chacune d'elles est présidée, à tour de rôle, par un officier du bord. Aujourd'hui, en l'honneur du cinquante et unième anniversaire de ma naissance, on a fait sauter au dessert quelques bouchons de champagne.

10 novembre. — Cette partie du Pacifique est absolument déserte. Toujours la mer sans bornes, le même cercle bleu sombre autour de nous. Depuis quatorze jours, rien, que le ciel et l'eau : pas une voile, pas un îlot. Cette nuit le commandant a eu l'idée d'aller reconnaître je ne sais quel rocher, signalé par certaines cartes dans ces parages peu fréquentés, et dont la position est mal connue. On ne s'avancait qu'avec précaution, et plusieurs fois on a stoppé ;

mais, comme la sonde n'indiquait que de grandes profondeurs, on n'a pas tardé à reprendre la route au nord-est.

12 novembre. — Ce matin, pour la première fois, trois oiseaux blancs, vulgairement appelés *paille-en-queue*, voltigent autour de la *Vire*. Ces gracieux messagers nous annoncent le voisinage d'une terre, que d'ailleurs le commandant nous promet pour demain. Dans la soirée nous franchissons de nouveau le tropique.

13 novembre. — En vue de la petite île de Rimatara, qui dépend de l'archipel des Tubuai. Je lis dans l'annuaire de Tahiti que ce groupe sans importance, peuplé de 356 habitants, est administré par un résident français. Comme la plupart des autres îles de l'Océanie, ces terres sont entourées d'une ceinture de récifs.

15 novembre. — Dès la première heure, les pics fantastiques de Moorea se découpent nettement sur l'horizon. La grande terre de Tahiti ne nous apparaît encore que comme une masse confuse et sombre. Peu à peu cependant ses contours se dessinent, mais les hauts sommets restent toujours voilés dans la brume. A mesure que nous approchons, les montagnes prennent une teinte verte de plus en plus agréable.

La *Vire* s'engage dans le canal qui sépare les deux îles. A partir de ce moment, le panorama devient ravissant. C'est bien ainsi que mon imagination me représentait les îles de la Société. A la vue de cette nature privilégiée où règne un printemps perpétuel, de cette verdure éclatante qui descend jusqu'au bord de la mer, il est impossible de ne pas éprouver un profond sentiment d'admiration. Bien d'autres avant moi l'ont constaté; cette première impression, que tous les voyageurs ont ressentie en arrivant à Tahiti, est d'autant plus vive que, pour atteindre cette terre perdue dans les solitudes du Pacifique, il a fallu nécessairement passer par les épreuves d'une traversée monotone, où, durant de longues journées, on n'a eu que le ciel et l'eau pour horizon.

Cependant un soleil radieux a dissipé les derniers brouillards qui nous cachaient le sommet des montagnes. Au

point culminant de l'île, leurs arêtes presque verticales se dressent en pics aigus, en mornes hardiment dentelés.

Vers midi, des points blancs, émergeant des massifs de verdure, nous signalent les approches de Papeete. Entre les brisants couronnés d'une blanche écume s'ouvre une passe étroite, que nous franchissons heureusement. Non loin de là, une coque de navire, à moitié démolie par les flots, gît piteusement par le travers du récif : c'est un trois-mâts allemand qui, la semaine dernière, a manqué l'entrée de la passe. Dans quelques jours il n'en restera plus rien ; la mer aura dévoré sa proie : car, si le bassin intérieur qui forme la rade de Papeete est toujours uni comme un miroir, il n'en est pas de même sur le rebord extérieur du récif, où les vagues engendrées par la grande houle du Pacifique déferlent sans relâche, avec une violence inouïe.

Le port de Papeete est large et sûr. Près de terre, l'eau est encore assez profonde pour permettre aux plus grands bâtiments de s'amarrer directement au quai ; mais les navires de commerce sont à peu près les seuls à user de cette faculté. La *Vire*, selon la coutume des bâtiments de guerre, jette l'ancre à quelque distance du rivage.

En débarquant, j'avais un sujet de préoccupation fort légitime : mon point noir était la question du logement. On m'avait prévenu que Papeete ne manquait pas de restaurants, mais que je n'y trouverais ni hôtel ni même une chambre garnie. En effet, Tahiti n'est pas sur la route des *globe-trotters*, et les touristes n'ont pas encore pris l'habitude de visiter les îles de la Société. Si l'on n'y connaît personne qui puisse vous offrir l'hospitalité, il faut louer une case et la faire meubler. Or tout un quartier de Papeete venait d'être dévoré par un incendie, et les cases, m'avait-on dit, étaient introuvables.

En cette occurrence, je pris le parti d'aller, sans perdre de temps, faire à M. Morau, commissaire général de la marine et gouverneur de la colonie, la visite que, d'ailleurs, je lui devais réglementairement. Bien m'en prit : avant même que je lui eusse fait part de mon embarras, M. Morau

avait offert gracieusement une chambre à l'Hôtel du gouvernement. Je l'acceptai de grand cœur, et, délivré de tout ceci, je repris le chemin de la *Vire* pour aller chercher mes bagages. Le soir même, j'étais confortablement installé dans une grande chambre, dont les fenêtres s'ouvraient à l'abri du soleil, sur une large véranda.

Tahiti, placée à peu près à égale distance de l'Australie et de l'Amérique du Sud, est, dans le monde entier, une des îles les plus éloignées des continents. Près de 100 lieues marines (6666 kilomètres) la séparent de la côte du Mexique, qui est la plus proche. Comprise entre les 8° et 10° de latitude sud, les 151° et 152° de longitude occidentale, elle se compose de deux presque-îles, réunies par un isthme étroit. La forme de la grande presque-île, celle du Nord, est à peu près ronde; la petite est ovoïde.

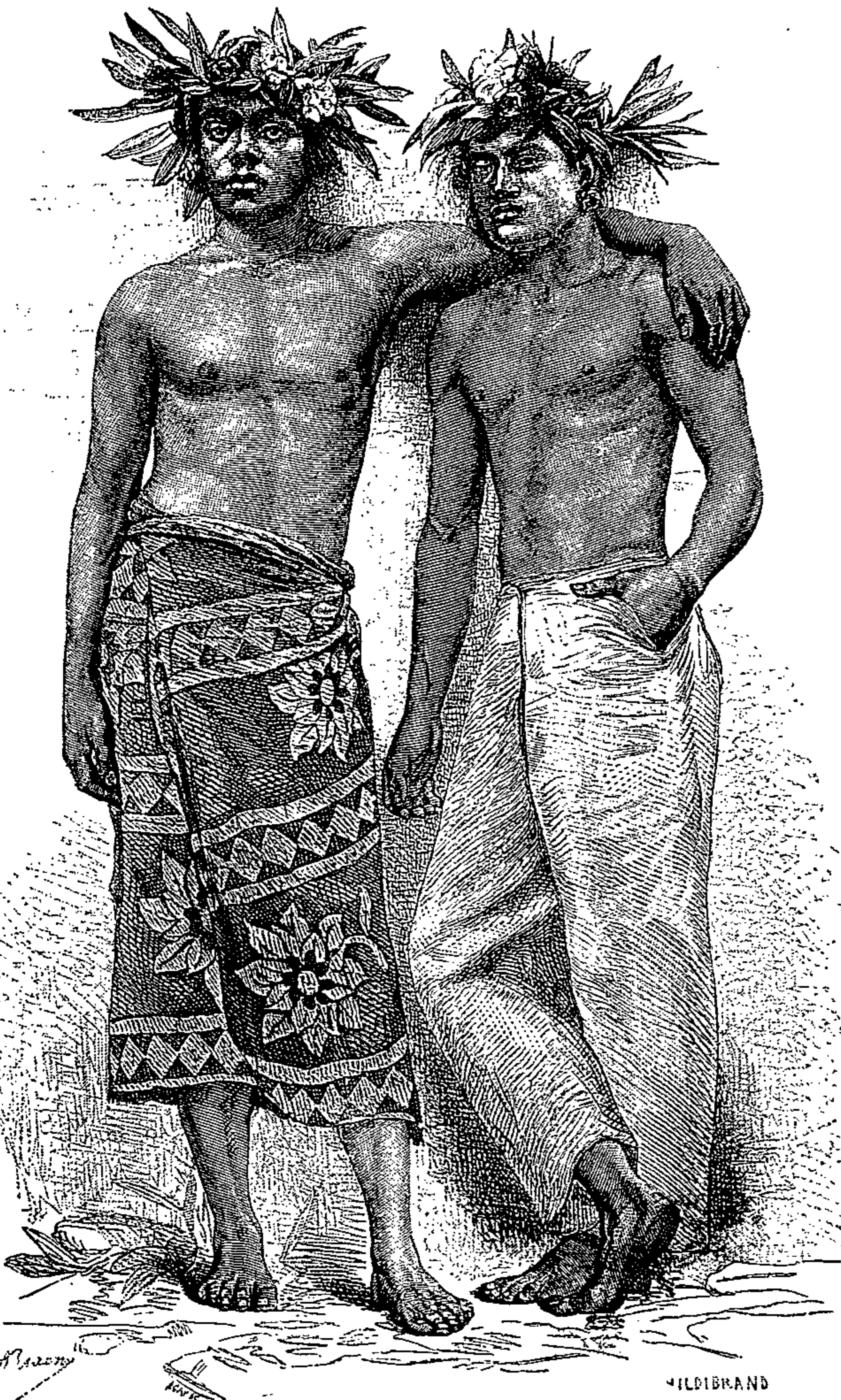
Très accidentée, couverte de hautes montagnes volcaniques, dont le point culminant s'élève à 2237 mètres, Tahiti présente généralement, sur les bords de la mer et surtout sur la côte occidentale, une bande de terre fertile dont la largeur, souvent très faible, atteint cependant en certains endroits 2 ou 3 kilomètres.

L'île est arrosée par une infinité de rivières et de ruisseaux, fort paisibles en temps ordinaire, mais qui, grossis par les pluies, se changent parfois en dangereux torrents¹. L'étendue est de 1042 kilomètres carrés, dont plus des deux quarts appartiennent à la grande presque-île. L'intérieur est d'un accès très difficile. Plusieurs parties n'ont jamais été explorées. C'est seulement en 1882 que, pour la première fois, un Européen, M. Spitz, employé de commerce à Papeete, est parvenu, après plusieurs tentatives infructueuses, à escalader un des plus hauts sommets de l'île, le *Maïaï*. L'expédition n'a pas duré moins de quinze jours, et le succès n'a été obtenu qu'au prix de difficultés inouïes.

Sur une carte dressée par M. Robert, chef du service des ponts et chaussées, je n'ai pas compté moins de 155 cours d'eau se jetant directement dans la mer.

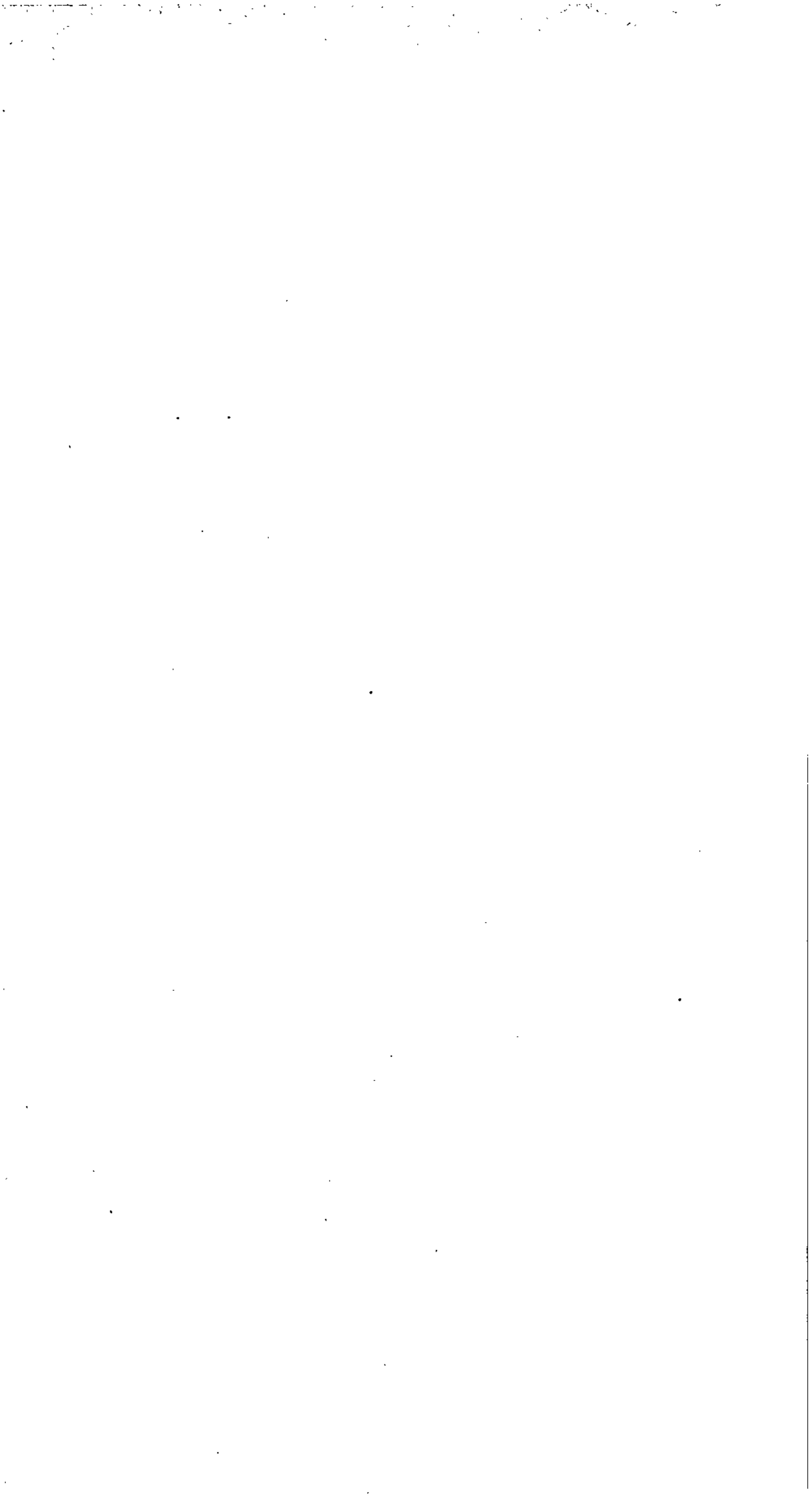
Si Nouméa n'est qu'une bourgade, Papeete n'est qu'un gros village. Mais quel contraste entre le chef-lieu de la Nouvelle-Calédonie et celui des établissements français de l'Océanie ! Ici le regard est charmé par une végétation exubérante. Sous de frais ombrages, la ligne des quais décrit une courbe gracieuse, aboutissant à la pointe de Fare-Ute, occupée par les constructions et les bassins de l'arsenal maritime. Une longue rue, parallèle aux quais, forme l'artère principale ; elle est coupée par une dizaine de rues transversales, s'arrêtant à la base des collines au pied desquelles la petite ville repose, littéralement enfouie sous la verdure et les fleurs. Quelques-unes de ces voies sont macadamisées ; les autres, tapissées de l'herbe qui y croît naturellement, n'en sont que plus agréables. Toutes sont plantées de beaux arbres, bouraos étoilés de larges fleurs rouges ou jaunes, manguiers, cocotiers, etc. On dirait les allées d'un immense jardin.

Les indigènes, que l'on rencontre par les rues, promenant leur insouciance le sourire aux lèvres, appartiennent à une race bien supérieure à celle des Canaques de la Nouvelle-Calédonie. D'une taille élevée, vigoureux et bien proportionnés, ils ont le teint cuivré, mais beaucoup moins foncé que les habitants des autres îles océaniques ; leur physionomie est avenante, leur caractère doux et enjoué. Hommes et femmes ont l'habitude de marcher pieds nus ; ils aiment à se couronner de feuillages et de fleurs, et en portent jusque dans le lobe de l'oreille. Le costume des hommes se compose d'une chemise européenne et d'un *paréo*, pièce d'étoffe toujours ornée de dessins de couleurs voyantes, qu'ils roulent autour de la taille, et qui remplace le pantalon. Au *paréo* les femmes ajoutent la gaule, robe flottante de mousseline légère ou de calicot. Elles portent, comme les hommes, un chapeau de paille à larges bords, qu'elles posent un peu en arrière et d'où s'échappent deux tresses d'une chevelure luxuriante, invariablement noire, qu'elles entremêlent souvent de la fleur parfumée du *tiaré* (*Gardenia tahitense*), et laissent flotter



Tahitiens.





librement sur leurs épaules. Ces chapeaux sont tressés par elles avec des brins de bambou, ou bien de la paille de pandanus et de canne à sucre; c'est à peu près le seul travail auquel elles daignent se livrer. Essentiellement paresseuses, les Tahitiennes passent la plus grande partie de la journée à fumer des cigarettes de tabac roulé dans des feuilles de pandanus, étendues sous une véranda, ou bien jouant de l'accordéon sur le seuil de leur demeure. Dès que la nuit arrive, on les voit se promener par petits groupes, toujours souriantes, certaines d'attirer l'attention par les sons de leur voix gazouillante et doucement cadencée.

A Papeete, comme partout, le meilleur endroit pour observer la population indigène est la place du marché. Seulement, ici, il faut être matinal, car les Tahitiennes se lèvent avant le jour pour y aller. Le coup d'œil est assez curieux et constitue une des grandes distractions de Papeete. C'est au marché qu'on se donne rendez-vous; c'est là que se content les histoires de la veille, que s'élaborent les can-cans du jour. Puis, lorsque chacun ou chacune a fait sa provision de poisson et de fruits, on va s'asseoir à l'une des tables qui occupent un coin de la place et où des Chinois débitent des tasses de thé et de café.

Une des rues qui aboutissent au marché porte le nom de « Petite-Pologne »; une autre s'appelle la « rue de Rivoli ». Dans ce petit Paris des antipodes, qui compte au plus 3200 habitants, dont moitié Français ou descendants de Français, on trouve aussi un quartier chinois qui rappelle celui de San-Francisco.

Malgré sa faible population, Papeete est le centre d'un commerce important. C'est l'entrepôt des établissements français et des archipels voisins. En 1884, 242 navires, dont 131 venant de l'étranger, sont entrés dans le port de Papeete ¹.

1. Valeur des importations en 1884....	5 725 797 fr.
Valeur des exportations en 1884....	4 434 293 —

Résumé de la navigation commerciale entre Papeete et les divers établissements relevant de Tahiti :

Valeur des chargements en 1884....	4 286 419 fr.
------------------------------------	---------------

Ce nombre augmentera certainement par le percement de l'isthme de Panama; Tahiti se trouvera alors sur la route directe de l'Australie.

Aucun service régulier de navigation à vapeur ne relie encore Tahiti au reste du monde. Le transport mensuel de la correspondance, des passagers et des marchandises est assuré par trois navires à voiles, accomplissant chacun quatre voyages par an en Californie. Les départs de Papeete ont lieu vers le 15 de chaque mois; le voyage est direct. Ceux de San-Francisco sont fixés au 1^{er} du mois, avec escale à Taiohae, résidence des îles Marquises. Enfin, huit fois par an, un voilier fait le service des Tuamotu et des Marquises, rentrant à Papeete environ trente-cinq jours après son départ.

Indépendamment de ces services postaux, des goélettes entretiennent d'assez fréquentes communications entre Tahiti et les îles voisines; mais leur départ est irrégulier et leur retour subordonné aux exigences du commerce, ainsi qu'au bon plaisir des vents.

J'avais un mois à passer à Tahiti : c'était trop, ou trop peu. Trop, si je devais me borner à rester à Papeete; trop peu, pour songer à visiter quelques points des archipels environnants. Dans ces conditions, je résolus de faire le tour entier de l'île, excursion très intéressante et qui, me disait-on, m'en apprendrait plus en quelques jours, sur Tahiti et ses habitants, que bien des semaines passées au chef-lieu.

18 novembre. — Je n'ai pas perdu de temps; les préparatifs de mon voyage autour de l'île sont terminés. M. Garnier, capitaine du port, habitant Tahiti depuis plus de vingt ans, a tout organisé; il sera le chef de notre petite expédition. Mes autres compagnons sont M. Lantin, lieutenant de gendarmerie, et un jeune Lorrain, M. Simonin, qui vient de rester pendant quatre mois bloqué aux îles Gambier et se propose de s'établir à Tahiti. Nous emporterons quelques provisions, pain, vin, café et conserves de viande. A la direction de l'intérieur on m'a remis une

lettre circulaire, écrite en tahitien et destinée à nous assurer l'hospitalité chez les chefs indigènes des districts. Nous avons loué, moyennant vingt-cinq francs par jour, un char à bancs à deux chevaux conduit par un cocher basque. Enfin, nous avons résolu de commencer notre tournée par la côte orientale, la moins fréquentée et la plus difficile à suivre, vu le mauvais état des chemins.

19 novembre. — A 6 heures du matin, nous sommes en route. Le départ est fort gai ; selon la mode tahitienne, nous avons enguirlandé de feuillage nos vastes chapeaux de paille. Le temps est magnifique ; notre voyage s'annonce bien.

A 2 kilomètres de Papeete, la route traverse la rivière de Fatahua. Entre les murailles taillées à pic qui encadrent la partie supérieure de la vallée se dresse un sommet bizarrement découpé qui a reçu le nom de Diadème.

Une demi-heure après, nous allons voir, à une faible distance du chemin, le tombeau de la reine Pomaré, pyramide fort simple, qui s'élève au bord de la mer.

Un peu plus loin, nous quittons la grande route pour suivre un embranchement qui nous conduit à la pointe Vénus. Le chemin se termine au pied du phare, situé à l'extrémité de la plage de sable qui forme le point le plus septentrional de l'île. On y jouit d'une vue magnifique. Près de là, nous rendons visite à un vieux tamarinier que l'on dit avoir été planté par le capitaine Cook. Cet arbre vénérable est encore debout, mais la sève ne circule plus dans ses rameaux desséchés, et les touristes de l'avenir devront se contenter d'admirer un de ses voisins, encore plein de vigueur et destiné sans doute à supplanter l'arbre historique.

Au delà de la pointe Vénus, la route est très peu fréquentée, comme l'indiquent d'ailleurs l'absence complète d'ornières et le gazon qui la recouvre entièrement, à l'exception de l'étroit sentier frayé par les piétons. A 10 heures on s'arrête pour déjeuner, à l'ombre des bou-raos, sur le bord d'un petit ruisseau aux eaux limpides et fraîches, dans un site charmant.

De l'autre côté de la grande rivière de Papenou, que nous passons à gué, le chemin devient horriblement mauvais et, de plus, très dangereux. Taillé dans le roc vif, il s'élève le long d'une falaise au pied de laquelle la mer se brise avec fracas. Sur certains points il y a à peine place pour la voiture : d'un côté le précipice, de l'autre une muraille perpendiculaire. Nous jugeons prudent de continuer la route à pied, et, de fait, je ne m'explique pas comment notre équipage n'a pas vingt fois fait la culbute. Une seule, du reste, aurait suffi pour l'anéantir et en faire disparaître jusqu'au moindre vestige, car les vagues furieuses grondent tout au fond de l'abîme. Sur cette partie de la côte, la ceinture de récifs qui entoure Tahiti présente une lacune, et les vagues du Pacifique, ne rencontrant aucun obstacle, semblent vouloir monter à l'assaut des noirs rochers qui bordent le rivage.

A Faurumai, impossible d'aller plus loin. Les falaises, minées par les flots, se sont écroulées ; il n'y a plus trace de chemin. Un instant, j'ai cru que nous allions être forcés de retourner en arrière. Heureusement notre guide avait fait prévenir les habitants du village voisin. Sept vigoureux gaillards nous attendaient ; ils commencent par alléger la voiture de tout ce qu'elle contenait, puis, sans la démonter, la transportent de roc en roc, avec une habileté incroyable. Pour tout salaire, ces braves gens nous demandent deux bouteilles de rhum, que nous leur donnons avec plaisir.

Nous remontons en voiture. Le chemin, praticable maintenant, suit constamment le bord de la mer. Le paysage est partout ravissant ; de minces filets d'eau brillent au soleil, sillonnant les pentes abruptes ; de belles cascades, jaillissant du flanc des montagnes, se perdent dans les sombres profondeurs des bois, pour reparaître plus loin et former ces innombrables ruisseaux murmurants qui, à quelques pas de nous, vont mêler leur eau limpide à l'eau bleue de la mer.

Dans l'après-midi nous arrivons à Tiarei (36 kilomètres

de Papeete), où nous devons passer la nuit. Le chef du district, Hitoti, est un homme intelligent, s'exprimant correctement en français; il a été à Paris, avec l'amiral Bruat. Dans son village il y a plusieurs maisons européennes, mais lui-même continue à habiter sa grande case tahitienne, en forme de rectangle arrondi aux extrémités, faite de bambous juxtaposés et couverte en paille. Des lits monumentaux, munis de moustiquaires, nous sont réservés; sa famille et lui se contenteront, pour dormir, de nattes étendues sur le sol.

20 novembre. — Il a plu cette nuit. Le vent qui sifflait à travers les bambous mal joints, les mugissements de la mer et tous les bruits du dehors, que j'entendais aussi distinctement que si j'avais été couché en plein air, m'ont tenu longtemps éveillé. Cependant je dormais à poings fermés, lorsque le chant du coq est venu nous avertir qu'il était l'heure de quitter le toit hospitalier du chef de Tiarei.

Le temps s'est remis au beau. Le pays que nous traversons est moins sauvage et plus peuplé que celui que nous avons vu dans la journée d'hier. La route, toujours jolie, suit exactement le bord de la mer. De temps à autre, une île basse, couverte de cocotiers, émerge du sein des flots, tandis que, plus loin, une longue traînée de blanche écume signale d'invisibles récifs.

La large rivière Mataeo, gonflée par l'orage de la nuit, nous inspire quelque inquiétude. Nous décidons de la passer à la nage; notre voiture, allégée, atteint sans encombre l'autre rive. Plus loin, d'autres difficultés nous attendent : il s'agit de traverser des flaques d'eau, des bancs de sable mouvant, où nos roues s'enfoncent jusqu'au moyeu. Mieux vaut, dans ces conditions, continuer la route à pied. Un bain est fort agréable, sans doute; mais, avec nos vêtements européens, quel ennui de se déchausser, de se déshabiller toutes les fois qu'il s'agit de passer un ruisseau, et Dieu sait s'il y en a! Pour l'indigène, c'est un plaisir; il marche toujours pieds nus et n'a qu'à relever son paréo pour entrer dans l'eau.

A 8 heures nous arrivons à Hitiaa, chef-lieu de district et village important. Le chef indigène habite une maison européenne, ombragée de grands tamanous. Nous allons le voir, et, lui remettant un joli petit cochon noir, que nous avons acheté en route pour la modique somme de cinq francs, nous le prions de nous faire déjeuner à la mode tahitienne.

J'assiste aux préparatifs du festin. Un trou peu profond est creusé près du rivage; on y allume un feu de bois sec, que l'on entremêle de galets et de cailloux de la grosseur du poing. Pendant ce temps, le porc est immolé au moyen d'un bambou pointu qu'on lui enfonce dans la gorge, puis passé à la flamme et soigneusement lavé à l'eau de mer. On retire du foyer les charbons ardents et les tisons, de sorte qu'il ne reste plus qu'un lit de cailloux rougis, sur lesquels on dispose des taros¹ et des *féhis* (espèce de grosse banane). La victime, dont le corps a été bourré de pierres et de feuilles d'arbre à pain, est à son tour étendue sur la couche brûlante et recouverte de feuilles fraîches, auxquelles on en ajoute d'autres qui ont déjà servi. De nouveaux cailloux sont placés par-dessus; enfin on jette sur le tout quelques pelletées de terre.

Une heure après, notre rôti est exhumé. Nous le trouvons excellent, mais à la condition d'y ajouter du sel. Les Tahitiens, habitués à une nourriture fade, ont peu de goût pour les assaisonnements de la cuisine européenne; à notre sel ils préfèrent le *taïoro*, sauce faite avec l'amande de coco râpée, fermentée avec de petits crustacés et délayée dans l'eau de mer.

A 1 heure nous remontons en voiture. Des Canaques nous ont précédés sur la route; nous aurons besoin d'eux pour franchir la Faatautia, qu'on nous signale comme extraordinairement grossie par la pluie de cette nuit. Chemin faisant, je remarque une belle propriété, plantée d'arbres

1. On a soin de couper les taros un peu au-dessous de l'œillet. Les tiges sont conservées; elles seront replantées et, en peu de mois, donneront naissance à une nouvelle racine.

superbes ; elle appartient à un Allemand qui vit seul chez lui, sur ce point peu fréquenté de la côte, en véritable ermite.

Arrivés au bord de la rivière, nos gens entrent dans l'eau, soulèvent la voiture et, la maintenant à flot, l'amènent à bon port sur l'autre rive. Pour nous, nous suivons, moitié à la nage, moitié en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine.

Au delà de la Faatautia, la route s'élève en corniche et présente quelques endroits scabreux ; heureusement elle vient d'être réparée, et, à la rigueur, on peut passer. Nous recommençons pour la rivière Faone, que l'on rencontre ensuite, la même manœuvre qui nous a réussi au passage de la Faatautia.

Encore une fois il nous faut grimper le long de falaises à pic, d'où l'on découvre de magnifiques points de vue sur la presqu'île de Taiarapu ; puis nous atteignons la plaine. Maintenant il n'y a plus à franchir que des ruisseaux, mais les plus étroits sont souvent les plus mauvais. Nous devons descendre à chaque instant, retenir ou pousser la voiture, quelquefois même déteiler les chevaux, pour éviter un accident. On rejoint enfin la belle route qui traverse l'isthme de Taravao, et, dix minutes après, nous nous arrêtons devant l'auberge du père Lucas.

21 novembre. — Dans la soirée d'hier et pendant toute la nuit, la pluie est tombée par torrents. Il paraît que c'est chose fort ordinaire à Taravao, où le climat est bien plus humide qu'à Papeete. Ce matin cependant le soleil se lève radieux, ce qui me permet d'aller faire une promenade jusqu'à Port-Phaéton, sur la côte occidentale. Ce vaste bassin pourrait abriter des flottes entières : malheureusement il est d'un accès difficile. Au retour, je m'arrête au petit fort construit au centre de l'isthme. Il est commandé par un sergent et occupé par dix soldats d'infanterie de marine, également chargés de la garde des prisonniers indigènes. Je n'ai pu voir aucun de ces derniers : à l'heure de ma visite, toutes les cellules étaient vides. Elles ne sont guère occupées que la nuit ; dans la journée, les condamnés sont libres de vaquer à leurs occupations. On le voit, l'ad-

ministration est très paternelle, ce qui, d'ailleurs, n'a aucun inconvénient à Tahiti, où les mœurs sont fort douces, les crimes à peu près inconnus et les simples délits excessivement rares.

Le résident, M. Dosmond, et sa charmante femme nous reçoivent à déjeuner. A Taravao les huîtres sont estimées et très abondantes. On y trouve aussi, en creusant le sable de la plage, un singulier crustacé, appelé ici *varo*. Sa chair est excellente, mais son aspect vraiment hideux; il ressemble à une chenille monstrueuse, ou plutôt à un cent-pieds de taille colossale. A 2 heures nous prenons congé de nos aimables hôtes, et nous continuons notre voyage par la côte orientale de la presqu'île.

La route, toujours à plat maintenant, longe le rivage. Elle serait bonne, si l'on prenait la peine de relever les ponts effondrés et de jeter quelques troncs d'arbres en travers des fossés; cela n'occasionnerait pas une bien grande dépense, car, si le nombre des ruisseaux est considérable, leur largeur est minime.

Le pays est charmant et bien peuplé. A Pueu, une cinquantaine d'indigènes des deux sexes sont réunis dans la grande maison commune du district. Ils sont en train de chanter des *himéné* : on nomme ainsi, à Tahiti, des chœurs à plusieurs parties, généralement exécutés pendant les fêtes. Les femmes occupent les premiers rangs, assises à terre, les jambes croisées; derrière elles, sont les hommes, dans la même posture, la tête couverte de feuillages et de fleurs. D'abord une femme seule entonne en voix de tête une phrase musicale remplie de notes gaies, que toute l'assemblée reprend en chœur, les femmes avec des intonations aiguës, les hommes avec des voix de basse bourdonnantes et d'une profondeur extraordinaire; on croirait entendre vibrer des instruments à cordes. Certains battements de mains marquent le rythme, tandis que les hommes, les joues gonflées, impriment à leur corps un balancement régulier, se frappant la poitrine en mesure, comme pour accentuer encore la vibration de leur voix.

La grande majorité des indigènes appartient à la religion réformée. Les chants que nous entendons ne sont plus, comme autrefois, des poésies guerrières ou amoureuses; ce sont des cantiques religieux, composés par les missionnaires protestants et adaptés à de vieux airs canaques. La langue tahitienne, sonore et chargée d'une profusion de voyelles, prête à ces *himéné* un charme pénétrant.

Plus loin la contrée s'embellit encore. Nous entrons dans la région des cascades. L'une des plus remarquables est celle de Vaïmou (du tahitien *vai*, eau, et *mou*, bruit). Pour la voir de près, nous sommes obligés de cheminer, pendant un bon quart d'heure, sous un inextricable fourré de bouraos. Je n'eus pas à le regretter : la cascade, grossie par les dernières pluies, était vraiment splendide.

Sous prétexte de me faire voir une grotte, M. Garnier cherche à m'entraîner plus loin dans la montagne. Mais j'ai de bonnes raisons pour me défier des grottes; j'en ai tant vu dans mes voyages! Les gens du pays ont beau me les vanter comme de véritables merveilles, je sais, par expérience, que bien peu valent les fatigues au prix desquelles on achète la satisfaction de les avoir visitées. Cette fois, j'eus le bon esprit de résister et n'eus pas lieu de m'en repentir, car lorsque mes compagnons revinrent, une demi-heure après, exténués, les vêtements souillés de boue, ils me parurent manquer complètement d'enthousiasme.

Après avoir franchi quelques mauvais pas, nous arrivons au bord de la grande rivière de Vaitepila, démesurément grossie et roulant des flots tumultueux. Songer à la traverser en voiture serait folie : il est évident que voiture et chevaux seraient entraînés par le courant. M. Garnier nous assure que demain les eaux auront baissé. Il connaît, près de la cascade de Vaïmou, un brave indigène chez qui nous pourrions passer la nuit.

Nous rebroussons chemin. La maison de notre hôte s'élève sur le bord de la mer, au milieu d'un épais massif de cocotiers, de mayorés et de manguiers chargés de fruits. Le site est délicieux; nous dînons en plein air, et ce n'est

que bien tard dans la soirée que je me décide à aller chercher le sommeil. Des nattes et une couverture, étendues sur le sol battu, dans un coin de la case, me tiendront lieu de lit.

22 novembre. — Les affreux moustiques et bien d'autres insectes encore ne m'ont guère permis de reposer. Heureusement la mer est là; un bain matinal me rafraîchit, et la mauvaise nuit fut bientôt oubliée.

A 7 heures nous nous retrouvons sur le bord de la rivière qui, la veille, nous avait barré le chemin. Aujourd'hui son courant n'a plus rien de redoutable; ses eaux ont baissé de plus d'un mètre : nous la franchissons aisément. Nous voici à Tautira, l'un des plus grands villages de la presqu'île. La route se prolonge jusqu'à Vaitoto, à quelques kilomètres plus loin; mais là elle s'arrête : à partir de ce point, les rochers volcaniques, s'avancant jusque dans la mer, en ont rendu le tracé très difficile. Aucun travail n'a encore été fait dans la partie sud-est de la presqu'île, et, pour en faire le tour entier, il faut nécessairement monter en barque.

Nous déjeunons à la gendarmerie, puis nous allons voir le chef du district, qui habite une confortable maison européenne. La carte de visite qu'il me remet en échange de la mienne porte cette suscription : *Arué a Teraimano, chef de Tautira*. Grâce à ses bons offices, une baleinière montée par quatre hommes est mise à notre disposition. Quant à notre voiture, elle reprendra le chemin de Taravao et ira nous attendre sur la côte occidentale, à Tehahupo, où nous arriverons dans la soirée.

Nous partons à 10 heures et demie. D'abord on longe la côte à l'aviron. A Vaitoto la voile est hissée; la mer, assez dure, grossit de plus en plus. La houle du large, rencontrant le récif, fort rapproché du rivage en cet endroit, forme une énorme volute qui se brise avec fracas et donne naissance à une série de lames qui soulèvent de façon inquiétante notre frêle esquif. Ce n'est rien encore : il s'agit de doubler la pointe orientale de la presqu'île, à

un point où trois îlots forment comme une chaîne entre le grand récif et la côte. Au delà, aucune barrière madréporique n'arrête la violence des vagues qui viennent, à intervalles réguliers, assaillir la falaise, s'épanouissant en éventail, projetant à une hauteur extraordinaire des torrents d'écume qui retombent en blanches cascades. A plusieurs reprises notre fragile embarcation doit s'engager dans d'étroits couloirs ménagés par la nature entre ces écueils. C'est là que se rencontrent, venant de directions opposées, les vagues bouillonnantes, irritées par les obstacles et formant des remous irrésistibles. Le péril est évident : la plus petite déviation, la moindre erreur de l'homme de barre, entraînerait fatalement notre perte. Nous sommes tous bons nageurs ; mais, avant d'avoir le temps de nous reconnaître, nous serions infailliblement broyés contre les rochers. Chacun de nous l'a compris ; aussi, d'un commun accord, pas une parole n'est échangée entre nous dans ces moments critiques. Notre équipage a besoin de concentrer ses efforts sur un but unique, et il faut lui épargner toute distraction.

Enfin, grâce à l'habileté du capitaine Garnier et à la vigueur de nos Canaques, nous sortons de ce dangereux passage sains et saufs, et sans avoir trop embarqué d'eau. Sur la côte méridionale nous trouvons une mer relativement calme et une bonne brise qui nous pousse rapidement vers Faremahora, où nous débarquons sur une jolie plage de sable. Une heure de promenade à pied, en longeant le rivage, et nous arrivons au village de Teahupo, où nous devons passer la nuit.

Toute cette partie de la presqu'île est d'une beauté incomparable. Les montagnes émergent du sein de l'Océan, projetant leurs sommets dentelés à des hauteurs de 1000 à 1200 mètres. De fréquentes coupures laissent entrevoir, dans les profondeurs des vallées, de gigantesques aiguilles, des rocs de formes bizarres, entièrement recouverts d'une épaisse végétation, tandis que de tous côtés l'eau s'épanche en torrents, ruisselle en cascades. Parfois une étroite plage de sable blanc frange le pied des falaises, mais, la plupart

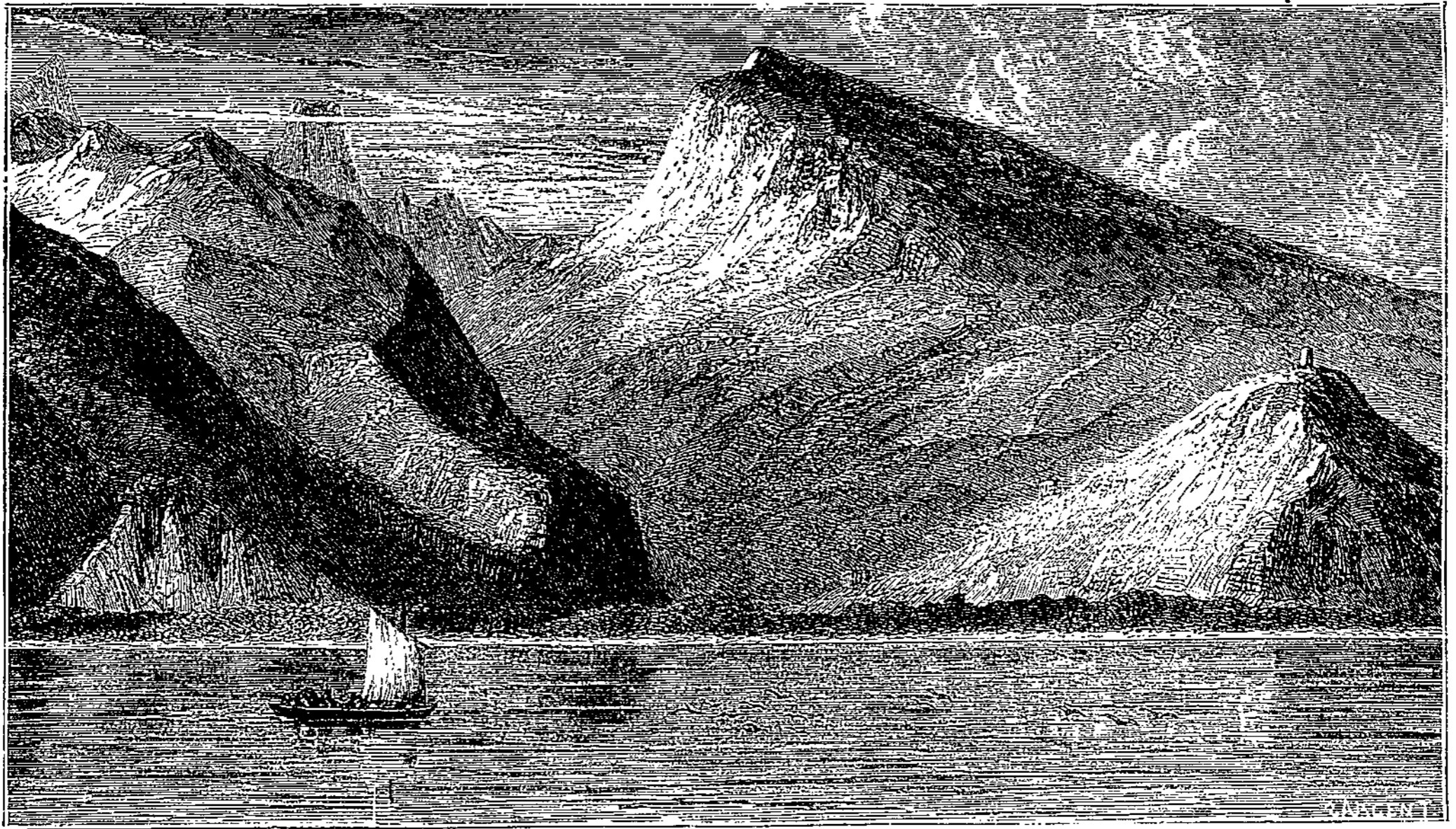
du temps, la mer vient battre directement la base de la sombre muraille, qui semble vouloir interdire à tout être humain l'accès de cette terre fantastique.

Le chef de Teahupo est un géant albinos, aux cheveux presque blancs; il paraît que cette anomalie d'organisation est héréditaire dans sa famille. Après une nouvelle édition d'un repas purement canaque, M. Garnier, qui possède à fond la langue du pays, se met à raconter des histoires tirées des contes de Boceace, à la nombreuse famille du chef et aux indigènes des deux sexes qui font cercle autour de lui, interrompant à chaque instant sa narration par de joyeux éclats de rire. Ces gens simples et naïfs prennent un si grand plaisir à entendre l'orateur, que la séance, évidemment, ne se terminera pas de sitôt. Aussi je me décide à aller m'étendre sur l'un des matelas que le chef a disposés à notre intention dans sa maison.

23 novembre. — Nous remontons en voiture. La route, gazonnée, suit tous les contours de la plage et offre partout de superbes points de vue sur les bois touffus, les récifs et la mer. En plusieurs endroits elle a été coupée par des torrents; deux hommes pourraient réparer le dégât en quelques heures, mais personne n'y songe, et il nous faut à chaque fois dételer les chevaux et transporter la voiture de l'autre côté du fossé.

Enfin nous rejoignons une bonne chaussée, que nous ne quitterons plus maintenant jusqu'à Papeete. Nous faisons halte chez un colon français, M. Picard, qui possède aux environs de Taravao une grande et belle propriété. J'y ai remarqué un piège destiné à prendre les cochons sauvages, qui abondent dans cette partie de la presqu'île. Rien de plus simple : une truie est enfermée dans un petit espace, entouré d'une palissade de forme triangulaire; la porte, placée à l'un des angles, est construite de manière à se fermer d'elle-même sur l'imprudent visiteur.

Plus loin, la route est bordée de fourrés impénétrables. Des lianes grimpent jusqu'au sommet des arbres et retombent chargées de fruits ayant la forme, la couleur et la



Côtes de Tahiti.





taille d'un gros concombre. Ce sont des *barbadines*, fruits exquis, l'un des meilleurs que produisent les régions tropicales.

Le tour de la presqu'île est achevé. A 2 kilomètres au delà de Taravao, sur la côte occidentale, nous nous arrêtons, pour déjeuner, près d'un ruisseau, à l'ombre d'un bois d'orangers.

Introduit par Cook, l'oranger n'est à Tahiti l'objet d'aucune culture; bien plus, il s'est tellement propagé, qu'on le trouve maintenant partout et que, sur certains points, il a envahi les terres cultivables et formé d'épaisses forêts. A cette époque de l'année, les limons, les citrons, les cédrats jonchent littéralement le sol. Les orangers sont couverts de fruits verts, parmi lesquels se trouvent çà et là quelques oranges en maturité. On n'a que la peine de les cueillir. Dans la bonne saison on en expédie à San-Francisco des quantités considérables¹, mais la plus grande partie est perdue.

A 3 heures nous arrivons à Papeuriri, dans le district de Malaiea. C'est aujourd'hui dimanche; nous passons une partie de la soirée à entendre des *himéné*, chantés par une nombreuse assistance, dans une grande case de bambou, en face du temple protestant.

24 novembre. — Nous devons faire aujourd'hui l'excursion du lac de Vahiria, qui se trouve dans la partie supérieure de la vallée du même nom, à 430 mètres au-dessus du niveau de la mer. Malheureusement il a plu beaucoup cette nuit, et l'on nous assure que le sentier, déjà difficile en temps ordinaire, devient tout à fait impraticable à la suite d'un orage.

Mes compagnons, MM. Lantin et Simonin, pressés de rentrer à Papeete, partent avec la voiture. Je reste avec M. Garnier, et nous allons en pirogue pêcher à la ligne sur le récif. Si je ne prends pas grand'chose, du moins

1. En 1884 Tahiti et Moorea ont expédié à San-Francisco 7 000 000 d'oranges, représentant une valeur de 175 000 francs.

j'ai la satisfaction de voir se jouer au milieu des coraux une foule de poissons d'une variété incroyable de formes et de couleurs, zébrés, bleus, verts, jaunes et rouges.

Les Européens, qui vivent depuis un certain temps à Tahiti, ont pris une partie des coutumes indigènes; ils ne dédaignent pas le poisson cru. Pour moi, qui avais déjà fait mon apprentissage au Japon, cette nourriture n'avait rien de répugnant; aussi M. Garnier fut-il fort étonné de me voir lui tenir tête en cette circonstance, au dîner que nous fîmes en revenant de la pêche, chez un Tahitien de ses amis.

Après la pluie d'hier, quelle belle soirée j'ai passée aujourd'hui, à demi couché sur le sable du rivage!

J'aime tes belles nuits, leur amoureux silence,
Et du vent qui s'endort le murmure pensif;
J'aime laisser bercer mon âme à la cadence
Du rythme monotone où sans fin se balance
La voix lointaine du récif ¹.

25 novembre. — A 5 heures du matin, M. Garnier et moi montons dans la petite voiture qui fait le service de la poste de Taravao à Papeete. Le conducteur est un Chinois.

Nous entrons dans le district d'Atimaono. C'est là que la plaine qui borde la mer atteint sa plus grande largeur, environ 3 kilomètres. Il y a une vingtaine d'années, une compagnie anglaise y avait fondé un vaste établissement agricole pour la culture du coton et avait fait venir un millier de coolies chinois. Les premiers résultats dépassèrent les espérances, mais cette période de prospérité ne fut pas de longue durée. Les Chinois, arrivés au terme de leur

1. *Ia orana Tahiti.* — F. de Jonquières.

Salut, reine des mers, à tes joyeux rivages, etc.

Ces vers sont devenus classiques à Tahiti.

engagement, se dispersèrent pour travailler à leur compte, et la compagnie entra en liquidation en 1873. 4000 hectares de terres fertiles furent abandonnés et rachetés plus tard, à vil prix, par une société française, qui maintenant y élève du bétail. Aujourd'hui les magasins ruinés font peine à voir; le sol, défriché avec tant de peine, naguère couvert de belles plantations, est retourné à l'état de nature. Partout les goyaviers l'ont envahi, chassant tous les autres végétaux, et l'on se demande comment les animaux de boucherie peuvent trouver leur nourriture au milieu de ces fourrés inextricables. Introduit à Tahiti il y a une cinquantaine d'années, le goyavier s'est multiplié à un tel point, qu'il est devenu ici, comme en Nouvelle-Calédonie, un véritable fléau.

Le district de Papara, qui succède à celui d'Atimahono, est un des plus importants de Tahiti, tant par sa population que par l'étendue des terres cultivables. La route est très fréquentée. Des indigènes prennent place à nos côtés, et notre Chinois s'arrête à tous les bouchons, afin de permettre à ses voyageurs de prendre le vermouth.

A la pointe de Maraa, qui forme l'extrémité sud-ouest de l'île, une immense caverne s'ouvre sur le bord du chemin, à deux pas de la mer. L'eau qui suinte par les fissures de la roche a donné naissance à un petit lac. Les racines des arbres de la montagne ont traversé la voûte, et leurs filaments lénus retombent, comme une draperie aérienne, jusqu'à la surface de l'eau, le long des parois humides tapissées de mousses et d'élégantes fougères.

Nous nous arrêtons à Paea, joli village où se trouvent plusieurs habitations européennes. Après un confortable déjeuner au restaurant Chauvin, bien connu des habitants de Papeete, qui y viennent le dimanche en partie de plaisir, je vais m'étendre sur la grève, à l'ombre d'un bourao: Délicieusement bercé par le bruit monotone de la mer déferlant sur le récif, je ne puis me lasser de contempler les énormes volutes d'eau verdâtre qui surgissent du fond de l'horizon et s'approchent menaçantes, hautes de plusieurs mètres;

elles semblent devoir tout engloutir ; mais à peine ont-elles touché la barrière invisible, qu'elles retombent en flots d'écume, impuissants à troubler la surface de la nappe d'eau tranquille qui baigne le rivage ¹.

A Paea existe une maison d'école, dont les habitants sont très fiers. Récemment importée d'Amérique, elle est construite en sapin de l'Orégon, avec charpentes en fer et toiture en tôle plissée. Pas une planche n'a été rabotée à Tahiti ; tout a été confectionné à San-Francisco, et l'on n'a eu que la peine d'en assembler ici les diverses parties. Je suis loin de partager l'enthousiasme des indigènes pour leur école, qui ne me semble nullement appropriée au climat de l'île. Les salles sont trop petites ; l'aération, convenable peut-être à San-Francisco, est tout à fait insuffisante ici. L'instituteur et sa femme renoncent à habiter l'appartement qui leur est destiné au premier étage : ils suffoquent de chaleur sous les combles de fer. Que j'aimerais mieux voir, à la place de ce produit de l'industrie américaine, un simple *fare-hau* (grande case à l'ancienne mode tahitienne, construite en bambou et couverte en paille) ! Au moins l'air y circulerait ; il y régnerait à toute heure du jour une fraîcheur salubre ; et puis on n'aurait pas dépensé la dixième partie de la somme qu'a coûtée cet édifice aussi prétentieux que malsain.

Soixante-dix garçons et soixante filles fréquentent l'école. chiffre relativement élevé pour la population du district, qui n'est que de six cents individus.

A l'heure de ma visite, les élèves étaient en récréation dans la cour de l'établissement. De grandes filles, déjà bonnes à marier, forment des rondes, s'accompagnant de paroles françaises, chantées sur des airs également français. Quant aux garçons, on leur apprend l'exercice. Les bataillons scolaires, on le voit, ont pénétré jusqu'à Tahiti. Notons.

1. A la pointe de Maraa, par une mer calme, les volutes atteignent une hauteur de 3 mètres. M. Garnier m'a affirmé les avoir vues, par le gros temps, s'élever jusqu'à 10 mètres au-dessus du récif.

en passant, que la dernière dictée faite aux jeunes Canaques — je l'ai constaté sur leurs cahiers d'écriture — roulait sur les droits féodaux et les abus de l'ancien régime.

J'ai passé le reste de l'après-midi chez un vieux Parisien qui, après avoir été mineur en Californie, est venu se fixer à Tahiti. Sa maisonnette s'élève au centre d'un grand jardin auquel il consacre tous ses soins; aussi est-il l'un des mieux entretenus de l'île. Dans un petit bois attenant, il possède une plantation de vanille. Cette culture exige de minutieuses précautions, mais elle est très rémunératrice : les gousses se vendent 25 francs le kilogramme. Il a essayé la culture de la vigne en treille, mais n'a obtenu que de médiocres résultats : les raisins sont peu abondants et dénués de saveur.

Le père François, comme on l'appelle familièrement ici, est heureux de me parler de la France. Il m'exhibe un vieux plan de son cher Paris, qu'il n'a pas revu depuis plus de trente ans, et me prie de lui tracer les nouvelles voies de communication. Je ne l'engage pas à faire le voyage, et je comprends parfaitement qu'il y ait renoncé à jamais. Où trouverait-il, pour reposer ses vieux jours, une plus belle situation? Un climat idéal, des plantes qu'il cultive avec amour, un ruisseau qui descend de la montagne voisine et dont l'eau limpide gazouille le long des allées de son jardin; autour de lui, les splendeurs de la nature tropicale, et, par delà la mer bleue, la silhouette fantastique de l'île de Moorea!

J'aime au soleil couchant les lueurs féeriques
Et les fauves reflets dont Moorea se teint,
Quand, aux flancs embrasés de ses pics fantastiques,
Semblent se rallumer les colères antiques
De ses vieux cratères éteints.

(F. DE JONQUIÈRES.)

26 novembre. — Hier soir j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de M. Robert, chef du service des ponts et chaussées. Il m'a offert une place dans sa voiture, et nous parlons à la première heure.

La route, large et bien entretenue, circule au milieu de plantations de bananiers et de cocotiers. Après avoir traversé la grande rivière de Punaru, on entre dans le district de Faa. Signalons, à Outumaono, la belle propriété de M. Goupil et son usine où l'amande de coco râpée est convertie en une sorte de farine, recherchée aux États-Unis pour la pâtisserie.

Encore quelques kilomètres, et nous voici à Papeete. A 9 heures j'étais de retour à l'Hôtel du gouvernement, que j'avais quitté huit jours auparavant. J'avais fait le tour entier de Tahiti, soit un trajet de 220 kilomètres, dont 170 en voiture ou à pied et le reste en baleinière.

CHAPITRE XIII

MOOREA

27 novembre — 15 décembre.

Pomaré V et la reine Marahu. — Départ pour Moorea. — La baie de Vaiare. — Afareaitu. — Haapiti. — Papetoai. — La baie d'Opunu. — Teavaro et le lac Temao. — Retour à Tahiti. — La *oupa-oupa*. — L'arrivée du courrier. — Une pêche aux flambeaux. — Excursion à Fatahua.

Le 10 février 1606, deux mois avant d'aborder aux Nouvelles-Hébrides, Queiros découvrit Tahiti. Mais cette île resta oubliée, comme tant d'autres, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, époque à laquelle les récits enthousiastes de Wallis, de Bougainville et de Cook la firent connaître à l'Europe. Des missionnaires anglais s'y installèrent en 1797, et, peu d'années après, la majeure partie de la population était convertie au protestantisme.

En 1842 la reine Pomaré, voulant mettre un terme aux empiétements des ministres anglicans, sollicita le protectorat de la France et l'obtint, par un traité ratifié à Paris le 28 avril 1843. Cette femme remarquable étant morte en 1877, son fils Ariiaue lui succéda, sous le nom de Pomaré V. Mais, peu après, celui-ci, préoccupé des véritables intérêts de son pays et voyant, d'autre part, sa santé décliner, prit la résolution d'abdiquer. C'est ainsi que, le 29 juin 1880, en vertu d'une convention réciproque, approuvée par tous

les chefs de Tahiti et de Moorea dans une réunion solennelle, Tahiti devint une colonie française.

J'ai fait visite à l'ex-roi. Il n'habite pas le palais que le gouvernement lui a construit. C'est dans une petite maison, primitivement destinée à servir de communs, qu'il m'a reçu.

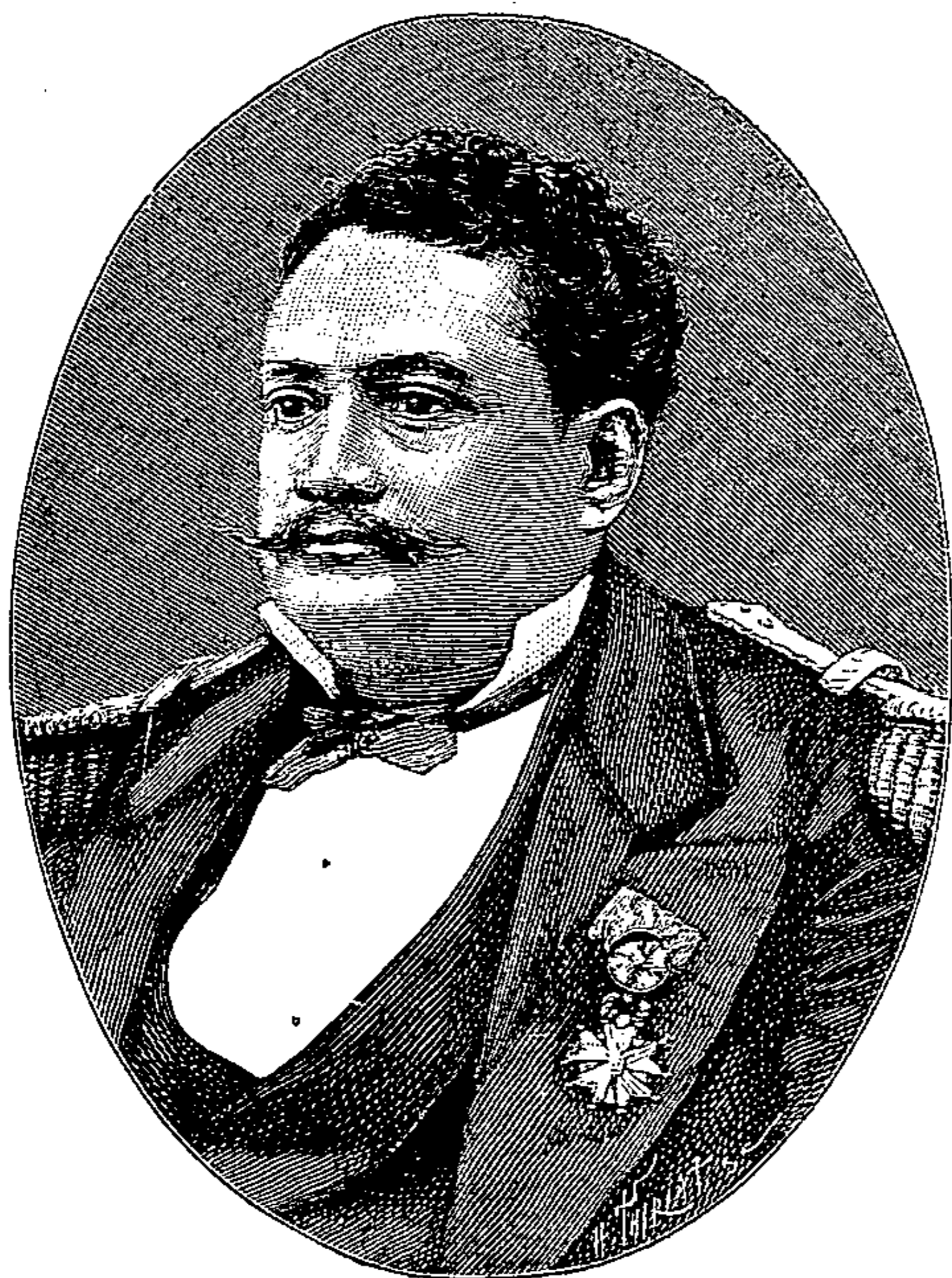


La reine Marahu.

Pomaré V est un homme de quarante-cinq ans, d'une forte corpulence et d'une taille au-dessus de la moyenne. Une fine moustache noire, relevée en crocs, lui donne un air militaire. Son caractère est très avenant; il parle peu le français, mais ne dédaigne pas d'aller prendre son absinthe au cercle, en compagnie des officiers. Ajoutons qu'il est très aimé des indigènes et également des Français de la colonie.

En 1875 il a épousé une fille de M. Salmon, sujet

anglais marié à une Tahitienne de sang noble. Cette union n'a pas été heureuse : les époux n'ont jamais vécu ensemble. La reine Marahu habite, hors de l'enceinte du palais, une maison fort modeste, un simple rez-de-chaussée entouré d'un petit jardin. Au commencement de 1884 elle était



Pomaré V.

venue en Europe, et je lui avais été présenté à Paris, à l'hôtel de Lille et d'Albion, où elle était descendue. Naturellement, j'allai lui rappeler cette circonstance. Marahu me fit un accueil sympathique, et nous nous entretenîmes longuement de ce Paris si lointain, mais qu'on ne peut jamais oublier et vers qui s'envolent tant de pensées diverses, écloses dans les cinq parties du monde.

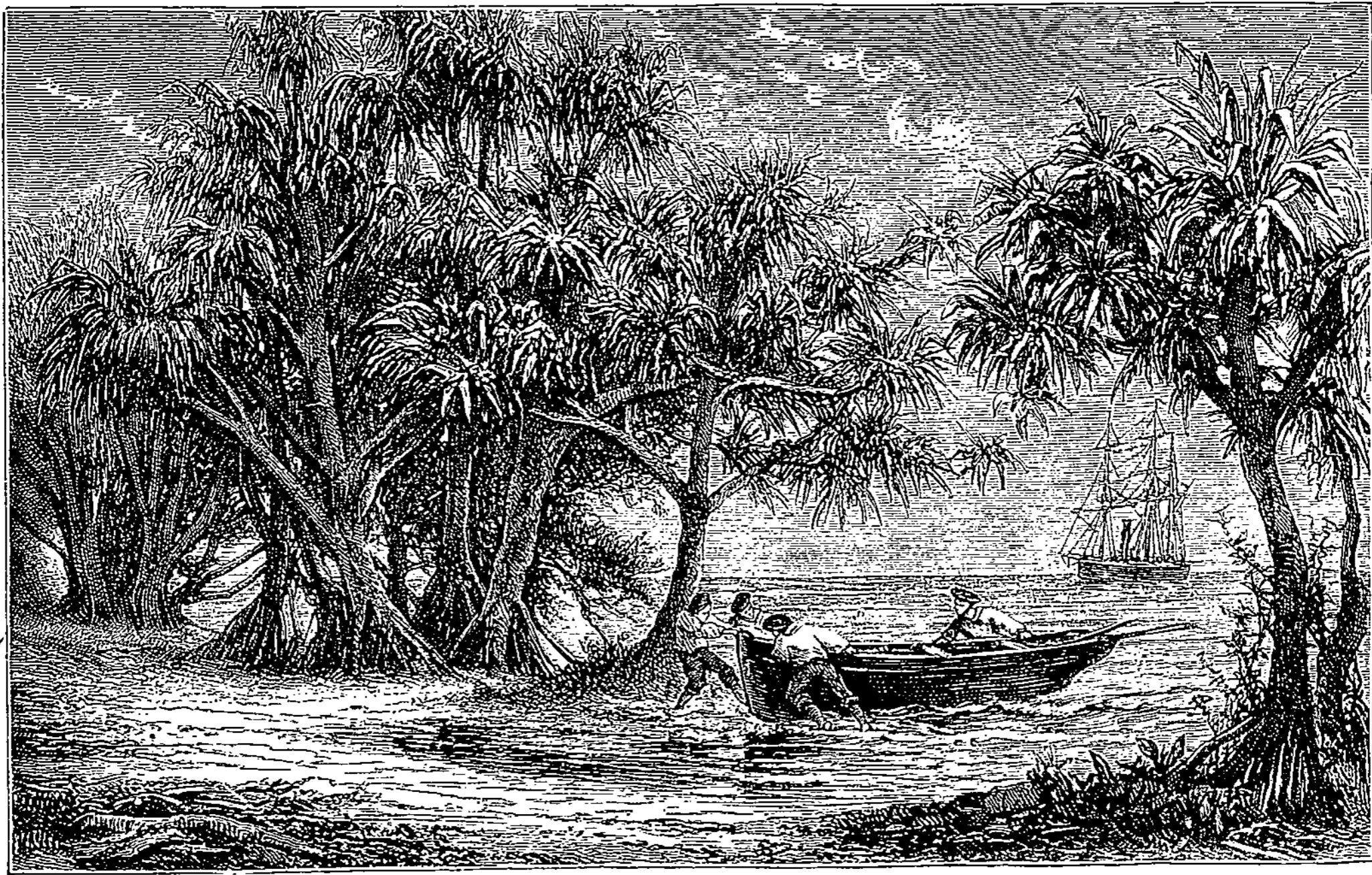
... Tout en faisant le tour de Tahiti, j'avais jeté les bases

d'une excursion semblable à Moorea. Aussitôt après notre retour, M. Garnier a loué une baleinière et engagé quatre indigènes des Tuamotu. Barque et rameurs seront à notre disposition aussi longtemps que nous le désirerons, à raison de trente francs par jour. M. Simonin sera des nôtres; je regrette qu'il n'en soit pas de même du lieutenant Lantin, retenu à Papeete par son service. M. Jourdan, employé de commerce à Papeete, le remplacera, de sorte que nous serons toujours quatre, nombre suffisant pour une pareille expédition, car notre embarcation est fort petite.

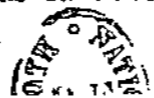
Je reprends mon journal :

28 novembre. — Moorea, plus connue autrefois sous le nom d'Eimeo, est située au nord-ouest de Tahiti, dont elle est séparée par un canal, large de 12 milles (22 kilomètres) dans sa partie la plus étroite. Elle a la forme d'un cœur, et sa superficie, évaluée à 12 237 hectares, représente la huitième partie de celle de sa voisine. Sa population, estimée à 1445 habitants, est un peu plus dense que celle de Tahiti, qui, au dernier recensement, était de 9194. Elle est également entourée d'une ceinture de coraux.

En moins de trois heures, avec un vent favorable, on peut se rendre de Papeete à Moorea. Cependant nous en mettrons le double, car, à peine sortis du récif, nous rencontrons le calme avec une forte houle; impossible de marcher à la voile. Nos hommes rament mollement: hier on leur a remis quelques piastres d'avance, et certainement ils ont passé la nuit blanche. D'ailleurs, l'un d'eux est constamment occupé à vider la baleinière, qui, asséchée par un long repos, fait eau de toutes parts. Le soleil, très ardent, darde sur nos têtes ses rayons perpendiculaires, et nous sommes fort mal à l'aise dans l'étroite embarcation, encombrée de bagages et de caisses de provisions. Dans ces conditions, la traversée manque de charmes. Aussi est-ce avec un certain plaisir que, vers midi, nous atterrissons au fond de la charmante baie de Vaiare, où notre premier soin est de déboucher quelques boîtes de conserves et de nous installer pour déjeuner à l'ombre d'un grand pandanus;



Pandanus sur la côte de Moorea.





une vieille pirogue, échouée dans le sable, nous sert de table.

L'île de Moorea possède un chemin de ceinture qui suit tous les contours de la plage, sur un plan presque toujours horizontal; il n'est fréquenté que par les piétons et les cavaliers, mais pourrait être converti, à peu de frais, en une route carrossable.

Mes deux compagnons partent en avant; ils préfèrent marcher. Pour moi, je reprends la mer avec M. Garnier, et, deux heures après, nous nous retrouvons tous au rendez-vous de la baie de Putoa, à la chefferie du district d'Afareaitu. Laissant au large l'îlot marqué Motu-Ahi sur la carte, nous avons navigué constamment à une faible distance de la côte, dont nous ne perdions pas le moindre détail.

Le rivage est bordé de cocotiers, de bouraos nouveaux, de manguiers chargés de fruits, d'arbres à pain au large feuillage dentelé, de pandanus aux élégantes spirales, soutenues par un faisceau de racines aériennes. Partout de petites rivières entretiennent une agréable fraîcheur. Le site est d'une extrême beauté. Décidément Moorea est une vraie perle, plus charmante, s'il est possible, que Tahiti. La végétation y est encore plus vigoureuse. Du point où nous sommes, l'horizon est borné du côté du couchant par un cirque de montagnes violâtres, dont les sommets bizarrement déchiquetés impriment au paysage un caractère à la fois étrange et grandiose. Un peu au-dessous du point culminant, une roche, percée d'un trou circulaire, a reçu le nom de Pic de la Lune.

Le chef d'Afareaitu nous reçoit de son mieux. Après un bon repas, où le mayoré¹ nous tient lieu de pain, nous nous rendons à la maison commune. Des chanteurs d'*himéné*

1. Fruit de l'arbre à pain, *Artocarpus incisa*. Le même pied donne jusqu'à quatre récoltes par an; ses énormes fruits, frais ou conservés, forment la base de l'alimentation des indigènes. On les fait cuire au four canaque; leur pulpe farineuse a le goût de la châtaigne. Deux ou trois de ces arbres suffisent à la nourriture d'un homme pendant une année.

nous y attendent ; ils ont été convoqués à son de trompe en notre honneur, et toute la population du district est accourue. Comme toujours, nous prenons plaisir à entendre ces chœurs aux harmonies originales, soutenues par des basses profondes, comme on n'en rencontre qu'en Russie. A la fin de la séance, le chef d'*himéné* nous adresse, dans la langue du pays, un discours, que M. Garnier assure être très flatteur, puis l'assemblée entonne un dernier hymne dont le refrain « *Viva republica* » nous édifie suffisamment sur les sentiments patriotiques qui animent les heureux habitants d'Afareaitu.

Au dehors, la lune brille de tout son éclat. La nuit est si belle, que je ne puis me décider à rentrer. Lorsqu'enfin je vais gagner le lit bien blanc qui m'a été destiné, je suis obligé d'enjamber plusieurs corps étendus en travers de la porte : le chef et sa famille, pour nous donner une hospitalité plus complète, dorment en plein air, sous la véranda. Détail à noter : notre veilleuse est une lampe à pétrole, et la table sur laquelle elle est posée est une machine à coudre. Que nous sommes loin des temps de Cook et de Bougainville !

29 novembre. — Ce matin, laissant M. Garnier côtoyer le rivage avec le bateau qui porte nos provisions, je me joins à mes autres compagnons, et tous trois nous nous mettons en route, le pied leste et le cœur content. Le sentier, couvert d'un fin gazon, est charmant, mais il est trop souvent coupé de petits cours d'eau qui nous obligent à retirer nos chaussures ; il est vrai qu'à la rigueur nous pourrions marcher pieds nus, comme les indigènes, sans crainte de nous blesser. Chemin faisant, on échange de joyeux *ia orana* avec les habitants. A l'un d'eux qui avait grimpé à un cocotier pour nous en offrir les fruits rafraîchissants, nous présentons une petite pièce blanche ; il la refuse et, sur nos instances, la donne à un enfant qui passait par là.

A la pointe Nunpure, qui forme l'extrémité sud-est de l'île, un indigène nous engage à le suivre et, après un assez long détour sous les bouraos, nous amène au bord de la



Arbre à pain.





mer, devant un *moraiï*, lieu de sépulture des anciens chefs. Le monument, à demi ruiné, a la forme d'un parallélépipède, haut de 6 mètres, long de 14 et large de 6. Il se compose de blocs de coraux entassés, plus ou moins bien taillés sur les bords. Ces édifices primitifs sont devenus assez rares. Ce sont maintenant les seuls vestiges d'un passé qui est et restera toujours obscur. Car si les Tahitiens, ces enfants gâtés de la nature, se laissent vivre sans aucun souci du lendemain, ils s'inquiètent encore moins du passé. La notion du temps leur échappe ; aussi ce peuple n'a-t-il pas d'histoire. Les armes de pierre, les casse-tête et les ustensiles en bois sculpté dont les indigènes se servaient encore au commencement du siècle, sont devenus introuvables. Il est fâcheux que, dans les premiers temps de notre occupation, alors que ces objets n'avaient pas encore complètement disparu, on n'ait pas songé à en former un petit musée à Papeete, où rien de pareil n'existe, pas plus d'ailleurs qu'à Nouméa.

A Paroa, le chemin est interrompu pendant quelques centaines de mètres. De noirs rochers, d'une origine évidemment volcanique, s'avancent jusqu'à la mer, formant la pointe méridionale de l'île. Nous les escaladons sans trop de difficulté, et, de l'autre côté, nous demeurons saisis d'admiration en présence du panorama de la baie d'Ahu-taï. Trois aiguilles, couvertes de végétation de la base au sommet, se dressent majestueusement à une hauteur de 700 à 900 mètres. Le point culminant de l'île, le mont Tohivea, mesure 1218 mètres.

A Atimaha nous retrouvons M. Garnier, qui, arrivé avant nous au rendez-vous, s'occupe des préparatifs du déjeuner. La population du village est assemblée sous un vieux banyan, en face d'un débit de liqueurs tenu par un Chinois. Ce dernier nous invite poliment à entrer chez lui : l'arrivée imprévue de nouveaux clients lui cause une satisfaction qu'il ne cherche point à déguiser.

Parmi les femmes qui se tiennent accroupies, nous contemplant avec des regards curieux, plusieurs passeraient

pour jolies dans n'importe quel pays. Les traits accusés, le teint bistré, la physionomie grave de quelques-unes, me remémorent les Indiennes du Pérou. Cette ressemblance évidente viendrait à l'appui de l'hypothèse du peuplement par l'Amérique, des archipels polynésiens. Mais je me garderai bien de conclure. Laissant à d'autres, plus autorisés que moi, le soin de la discussion, je me borne à signaler cette ressemblance, qui m'a frappé maintes fois à Tahiti et surtout à Moorea.

Dans l'après-midi nous reprenons notre marche le long de la côte. La route est toujours charmante, mais la contrée est plus sauvage et moins peuplée. A quatre heures nous arrivons à la chefferie du district d'Haapiti, construite au milieu d'un magnifique verger de manguiers et d'arbres à pain.

En attendant l'heure du dîner, j'allai prendre un bain de mer, et le hasard me fit assister à une pêche à la seine, où le filet traîné sur la grève était remplacé par une guirlande bien feuillue de branchages de cocotier. Sur la longue tresse flottante, garçons et filles sont placés de distance en distance. Le poisson est tellement abondant, que, lorsqu'après avoir décrit un demi-cercle la nasse arrive à terre, on n'a qu'à se baisser pour en ramasser des quantités, à la grande joie des enfants, qui, trop petits encore pour suivre leurs aînés, emplissent leurs paniers sur le rivage.

Nous-mêmes, après dîner, allons pêcher des anguilles, qui foisonnent dans le ruisseau voisin; nos hameçons sont amorcés avec les intestins du poulet qui nous a été servi. Mais, aussitôt piquée, l'anguille se réfugie sous les pierres, les racines et les anfractuosités de la berge; la grande difficulté est de l'amener sur le bord sans casser la ligne.

Ce soir, réunion intime chez le chef; on organise des chœurs joyeux. Les voisins viennent prendre part à nos *himéné* improvisés; parmi eux se trouvent les fils d'un pauvre diable mort ce matin et que l'on doit enterrer demain. Tout à l'heure j'ai vu la famille se lamentant autour du corps, exposé dans une case à deux cents pas

de la maison du chef, et maintenant les fils du mort viennent se divertir au milieu de nous. Race insouciante! Grands enfants irresponsables, inconscients, inaccessibles à toute préoccupation, ne songeant qu'à jouir de l'heure présente!

30 novembre. — Ce matin, dimanche, la pluie tombe par torrents : impossible de se mettre en route. Je vais au temple protestant; l'assistance est nombreuse, mais peu recueillie; on chante des cantiques sur des airs d'*himéné*, mais sans la moindre ferveur.

A midi, profitant d'une éclaircie, je pars avec la baleinière. Cette partie de la côte est dangereuse et peu fréquentée; aussi M. Garnier a-t-il engagé comme pilote le caporal *moutoï*. On nomme ainsi le petit fonctionnaire indigène chargé, sous les ordres du chef, de la police du district.

Le fond de la mer, qui ne mesure pas plus de deux brasses, est partout constellé de coraux de toutes formes et de toutes couleurs, que l'on croirait à portée de la main, tant l'eau est limpide. Une brise favorable nous pousse rapidement au milieu d'innombrables écueils à fleur d'eau, que le *moutoï*, debout à l'avant, ne cesse de signaler, et que M. Garnier évite, d'un coup de barre, avec une habileté consommée. Nous arrivons ainsi à la pointe nord-ouest de l'île. Là il faut changer la route et reprendre l'aviron, pour s'engager dans un étroit et charmant canal, formé par la grande terre et deux petites îles inhabitées, basses et couvertes d'une épaisse forêt de *filao* ou bois de fer¹.

Malheureusement la pluie revient à la charge et ne tarde pas à se changer en une averse continue, qui nous dérobe la vue de la côte et des montagnes de Moorea. Les gouttes

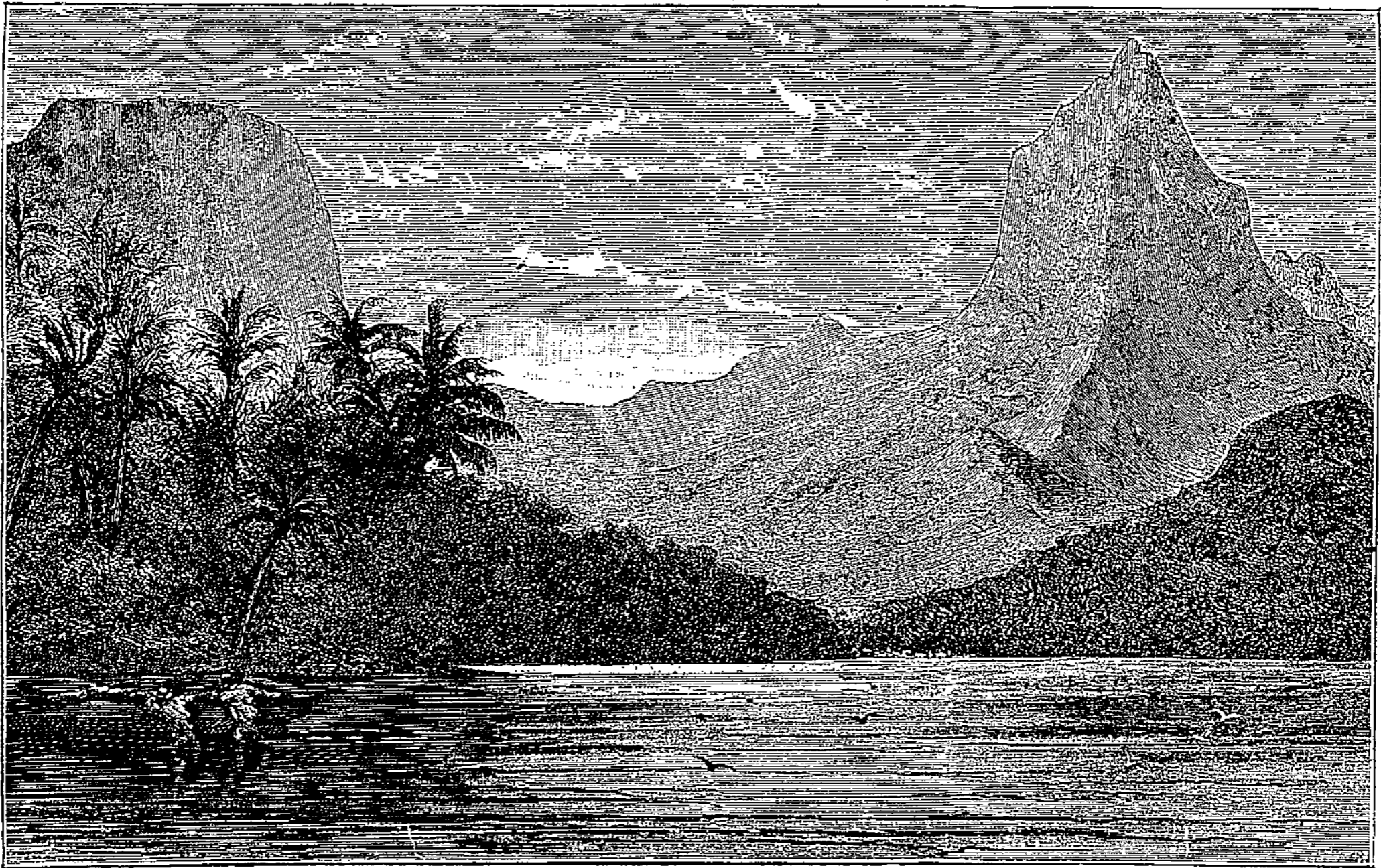
1. Le *filao* des îles océaniques est un grand arbre au feuillage rare et triste, offrant quelque analogie avec le mélèze; il appartient à la famille des casuarinées; son bois est très dur, assez léger néanmoins et d'une grande force. On l'emploie de préférence pour la construction des pirogues, la fabrication des manches d'outil, des armes, des casse-tête, etc.

pressées scintillent comme autant de perles à la surface de la mer ; mais ce n'est pas le moment de rien admirer. En temps ordinaire, notre embarcation fait beaucoup d'eau ; maintenant il s'agit de ne pas se laisser gagner par l'eau du ciel, qui, mêlée à celle de la mer, fait des progrès inquiétants. Aussi mettons-nous tous la main à la besogne, pour vider la coque. De leur côté, nos hommes, qui, selon leur habitude, ont quitté leurs vêtements dès qu'ils ont vu venir l'orage, oublient leur mollesse ordinaire ; ils rament avec une vigueur surprenante, nous donnant ainsi la mesure de ce qu'ils peuvent faire, quand ils le veulent bien.

Nous abordons enfin au joli village de Papetoai, le centre de population le plus important de l'île, et nous y attendons la fin de l'averse. Deux heures après, nous avons repris la mer et nous entrons dans la baie d'Opunu, large d'un demi-mille et pénétrant profondément dans l'intérieur des terres. Comment décrire, sans redites, le merveilleux tableau qui se présente à nos regards ! De hautes montagnes, semblables à de fantastiques châteaux de géants, dressent vers le ciel leurs murailles ruinées, leurs tours énormes. Le soleil, vainqueur de l'orage, achève de disperser les nuées qui, çà et là, flottent indécises, dans les hautes campagnes de l'air. Un rideau de vapeurs bleuâtres cache encore les régions inférieures, mais déjà l'or scintille sur les sommets. Enfin partout, aux premiers plans, une végétation luxuriante, d'un vert intense, dont la pluie récente a encore avivé l'éclat. Certes la baie d'Opunu dépasse tout ce que j'ai vu dans cette île pourtant si belle !

A 5 heures nous étions installés dans la confortable habitation de M. Arthur Brander, et, tant bien que mal, nous faisons sécher nos vêtements, opération assez compliquée dans un pays où les cheminées sont inconnues.

1^{er} décembre. — Le triomphe du soleil n'a pas été de longue durée. La pluie, qui depuis minuit n'a pas cessé de tomber, redouble ce matin ; le tonnerre s'en mêle. Impossible de sortir : tout le pays n'est qu'un marais ; les rivières sont débordées, les cascades voisines charrient de



Baie d'Op ^{Moorea} Moorea.



la boue et des pierres. Que faire? Notre hôte propose un whist, et, tandis que nous manions les cartes, M. Garnier raconte aux voisins et aux voisines l'histoire du marquis de Carabas, en tahitien.

2 décembre. — Enfin la pluie a cessé. M. Brander me promène dans sa vaste propriété, me fait voir ses plantations de cocotiers, ses champs de tabac et de coton, où travaillent une vingtaine de Chinois. Sur la route de Papetoai je vais rendre visite à un vieux colon français, M. Vallès, marié à une Anglaise et fixé ici depuis quarante ans. Pendant ce temps, M. Garnier est allé à la chasse; il rapporte un petit cochon et trois poules sauvages.

A vrai dire, le mot exact serait *marron*. Les volailles en effet, comme les porcs, se promènent et vivent tantôt autour des cases, tantôt dans la brousse. L'indigène qui a déjà un coq et veut s'en procurer un autre, use du stratagème suivant :

Un peu avant le jour, il se rend dans la forêt, attache son coq domestique par la patte à une broussaille, au moyen d'une ficelle longue de quatre à cinq pieds, puis il va se mettre aux aguets à une trentaine de pas de là. L'oiseau ne tarde pas à faire entendre son chant de guerre. Le coq marron, que l'on vient provoquer dans son libre domaine, accourt, s'approche de l'intrus, et la lutte s'engage aussitôt, cruelle, convulsive, comme tous les combats de coqs, d'autant plus acharnée que l'un des deux adversaires ne peut fuir; si bien que l'agresseur arrive à perdre toute prudence et ne songe plus qu'à l'attaque : c'est un duel à mort. Alors, comme le gendarme qui tombe sur les duellistes, l'indigène s'approche d'un pas rapide, empoigne le coq batailleur, tandis que l'autre, son esclave, chante victoire.

Avec ce système, les indigènes arrivent parfois à prendre une demi-douzaine de coqs au lever du jour. Ils sont mis en cage avec les volailles domestiques, s'appriivoisent au bout de quelque temps, ou bien s'échappent de nouveau. Quant aux poules sauvages, elles se prennent à la main,

pendant la nuit, sur les arbres où elles perchent. On les capture plus aisément lorsque le coq de la bande a disparu, et c'est pour cela que les indigènes prennent d'abord les coqs.

A 4 heures nous quittons l'hospitalière maison de M. Brander et disons un dernier adieu à l'incomparable baie d'Opunu. Celle qui lui succède présente la même forme ; elle est fort belle aussi, moins étonnante cependant que la première.

Au nord de Moorca, la mer, très peu profonde, est semée de bancs de coraux dont les couleurs variées sont fort agréables à l'œil, mais qui en rendent la navigation très difficile. Pour les éviter et nous faire arriver à bon port, il faut toute l'habileté de notre pilote indigène.

A la tombée de la nuit nous arrivons à Orahu, dans le district de Teavaro. Le village est charmant, propre et bien bâti. La maison du chef est petite, mais bien située à l'embouchure d'un ruisseau, sous les manguiers et les arbres à pain.

Après un dîner dont la chasse de M. Garnier fait les frais, nous passons la soirée au *fare-hau* (maison commune), où de joyeux *himéné* sont chantés à notre intention, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

3 décembre. — De grand matin, nous partons à pied pour aller visiter, à la pointe nord-est de l'île, le lac Temao. Le chemin traverse un marécage où pullulent des crabes énormes ; le sol est littéralement criblé de leurs trous. Après une petite heure de marche, nous arrivons sur les bords du lac, qui d'ailleurs ne présente rien de remarquable. C'est une nappe d'eau longue d'environ 2 kilomètres, large de quelques centaines de mètres et séparée de la mer par une étroite langue de terre. Ses rives sont marécageuses, et on ne peut en approcher que difficilement. On le dit très poissonneux.

De ce point, quelques kilomètres seulement nous sépareraient de la baie de Vaiare, où nous abordions six jours auparavant. Notre tour de l'île pouvait être considéré comme terminé.

A midi, par un soleil de plomb, nous quittons définitivement Moorea, cette terre enchantée que la nature a comblée de tous ses dons, et si belle que, même après Tahiti, on ne peut se lasser de l'admirer. La passe du grand récif est heureusement franchie ; au large, nous avons la chance de rencontrer une brise rafraîchissante, et, cinq heures après, nous débarquons à Papeete.

Le *Prinz Adalbert*, croiseur allemand, est en rade. Au commencement de mai je l'avais rencontré à Singapore ; je le retrouve ici, venant d'Honolulu et se rendant au Callao. La musique militaire allemande a été autorisée à venir se faire entendre sur la place du Gouvernement. Par suite, grand émoi de la population féminine indigène de Papeete, qui, passionnée pour la musique et d'ailleurs absolument étrangère à la politique, ne voit dans cet incident qu'une occasion de s'amuser.

La *oupa-oupa*, à laquelle j'ai assisté ce soir-là, est une réminiscence de ces danses luxurieuses d'autrefois, que la célèbre voyageuse Ida Pfeiffer a pu voir encore en 1847, lors de son premier voyage autour du monde. Deux ou trois danseuses se détachent de la foule, couronnées de fleurs, vêtues d'une tunique de mousseline blanche, serrée à la taille. Excitées par les battements de main cadencés des spectateurs, elles s'agitent comme des possédées, s'animant par degrés jusqu'au paroxysme. Quand leurs forces sont épuisées, elles s'enfuient, accompagnées par les hourras des spectateurs, et d'autres viennent prendre leur place. Notons que le théâtre est fourni par la nature ; au lieu de planches, un tapis de gazon, et, pour décor, un ciel étoilé et les grands arbres de la place du Gouvernement. A l'époque de mon passage à Tahiti, l'orchestre français qui avait l'habitude de se faire entendre chaque samedi s'était mis en grève, je ne sais plus pour quel motif ; aussi les *wahiné* (femmes indigènes), privées depuis quelques semaines de leur divertissement favori, s'en sont-elles donné, ce soir-là, à cœur joie.

Le 6 décembre, le courrier, parti de San-Francisco le

1^{er} novembre, est en vue. A Papeete l'arrivée de la goélette qui porte les dépêches est un événement. Ce jour-là, dès que le bateau est signalé, chacun fait trêve à ses occupations. On accourt sur le quai pour assister au mouillage. Les nouveaux arrivés, dévisagés par une double haie de curieux, font l'objet de toutes les conversations. Le petit bâtiment de la poste forme le centre de cette animation; le receveur est circonvenu, chacun voulant avoir son courrier le premier. Au cercle militaire, comme au cercle civil, des montagnes de journaux s'entassent sur les tables. Cette agitation est de courte durée; dès le lendemain, la petite ville a repris son calme. Au cercle, les derniers journaux ont été décachetés, mais il y a gros à parier que les plus anciens ne seront jamais lus. Tahiti est si loin, que ses habitants arrivent peu à peu à se désintéresser de tout ce qui se passe ailleurs que dans leur île.

La goélette qui vient d'arriver est la plus grande et la meilleure des trois qui font le service entre Papeete et San-Francisco; c'est avec elle que je partirai dans une dizaine de jours. Ma place est déjà retenue. J'ai payé ma cabine 90 piastres, et, chose assez singulière, j'en aurais payé 110 si j'avais été passager du gouvernement. Les monnaies les plus répandues à Tahiti sont les pièces chiliennes et péruviennes; on les reçoit partout, sauf dans les caisses de l'État, au même taux que les pièces françaises. L'or est fort rare et fait une prime importante; quant à la monnaie de cuivre, elle est inconnue, ce qui peut être avantageux pour les marchands, mais est assurément fort gênant pour les consommateurs, qui ne peuvent rien acheter au-dessous de 50 centimes. Ainsi on me vendra au marché quatre cocos pour 10 sous; mais, si je n'en désire qu'un seul, je serai forcé de payer le même prix.

Le mois de décembre, à Tahiti, correspond à notre mois de juin : c'est dire que nous sommes en plein été. La chaleur est assez forte, sans être accablante; on la supporte aisément. Le thermomètre atteint rarement 30° et se maintient habituellement entre 22° et 29°. De plus, on n'a pas

la crainte des insulations. Le casque, indispensable aux Européens dans la plupart des pays tropicaux, est inutile ici : avec un simple chapeau de paille on peut braver le soleil de midi. Ce n'est pas la seule immunité dont jouisse cette terre privilégiée. A l'exception d'un cent-pieds, l'île ne renferme aucun animal nuisible ; les bêtes féroces, les reptiles et les serpents y sont inconnus. Enfin on peut se rassasier impunément des fruits les plus savoureux des tropiques, de ces mangues et de ces ananas, dont l'abus est si perfide en Cochinchine ou en Malaisie.

A l'heure où le soleil couchant darde ses rayons sur Moorea, j'aimais à faire un tour de promenade le long des quais ; je m'amusais à observer les pêcheurs à la ligne, toujours nombreux dans ce pays d'oisifs. Parfois je rencontrais la reine Marahu ; assise au bord de la mer, en compagnie de quelques amies, Sa Majesté, tenant à la main un long roseau, ne dédaignait pas ce genre de distraction. Le fait est que, sous l'eau transparente comme du cristal, des myriades de petits poissons, aux nuances les plus variées, se jouent parmi les coraux, comme des papillons ou des colibris. Quelques-uns, du bleu le plus pur, mesurent à peine 5 centimètres de longueur. Quant aux poissons plus gros, ils se tiennent prudemment à quelques mètres du rivage. Cette vue seule suffit à vous inspirer la passion de la pêche à la ligne, passion souvent malheureuse, même à Papeete, car ces petits êtres charmants sont très malins et s'entendent fort bien à dévorer l'appât sans s'accrocher à l'hameçon.

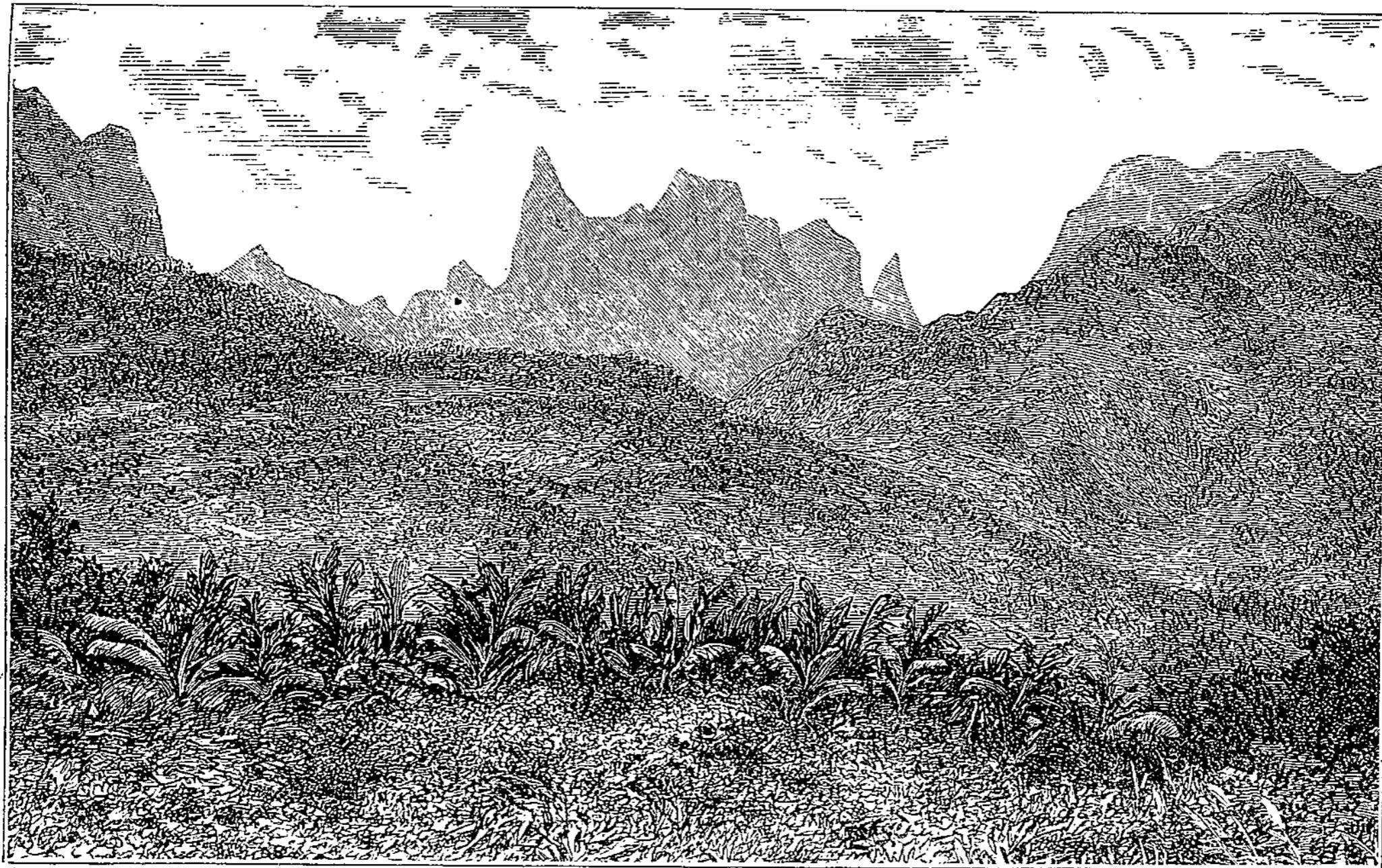
Un soir, M. Garnier me proposa une partie de pêche aux flambeaux. Nous partons à 9 heures, par une nuit obscure, dans une étroite pirogue au fond de laquelle sont entassées les torches faites avec les feuilles desséchées du cocotier. Tandis que M. Garnier pagaye, un indigène se poste à l'avant, tenant d'une main une branche enflammée et de l'autre une longue lance, terminée par un trident. Le poisson, attiré par la lumière, monte à la surface, et rarement le pêcheur manque la proie qui passe à portée. Mal-

heureusement, ce jour-là, le poisson ne se montrait pas, ou du moins fort peu, et le résultat fut assez maigre, bien que nous ayons exploré dans toutes ses parties le récif qui fait le tour de l'îlot Motu-Ita, et même poussé une reconnaissance jusque sur le grand récif.

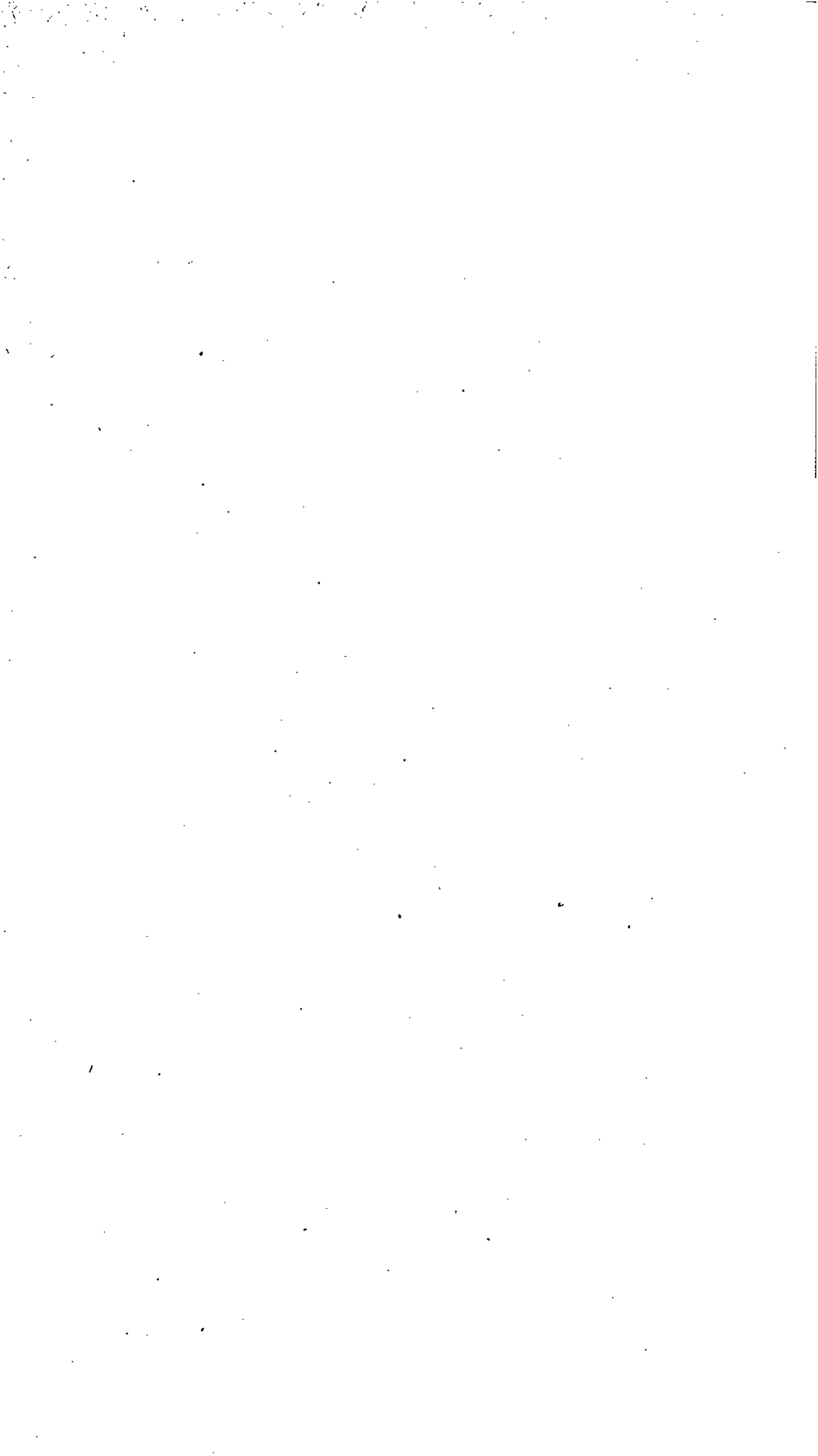
Cette pêche, d'ailleurs, ne va pas sans quelque danger, comme nous pensâmes en faire l'épreuve. Tout à coup, en effet, et dans l'instant même où je déplorais notre peu de chance, une douzaine de poissons-aiguilles, longs de 50 centimètres au moins, s'élancent à deux ou trois pieds hors de l'eau et passent par-dessus notre bateau avec la rapidité de l'éclair; l'un d'eux m'avait frôlé le visage. Or il faut savoir que le poisson-aiguille, ainsi nommé à cause de sa forme, est armé d'une longue pointe acérée, parfaitement capable de vous traverser la cuisse, ainsi que cela est arrivé maintes fois. Comme nous ne tenions pas à augmenter à ce prix le produit de notre pêche, nous regagnâmes prudemment le rivage.

J'ai déjà dit qu'à Tahiti, et surtout durant la saison chaude et pluvieuse, l'accès des montagnes de l'intérieur présente d'extrêmes difficultés. Il est cependant une excursion bien intéressante et relativement facile, que l'on recommande à tous les voyageurs, celle de Fatahua.

Un obligé français, M. Lamy, qui connaît parfaitement le chemin, s'est offert à me servir de guide. Le 14 décembre, deux jours avant mon départ, nous sortons de Papeete à pied, de grand matin. Nous suivons d'abord la route de la pointe Vénus; mais, au lieu de traverser le pont, nous enfilons sur la droite un petit chemin qui se change en sentier une demi-heure après. Pendant quelque temps, on marche à travers un fouillis de goyaviers, au-dessus desquels s'élèvent çà et là quelques beaux orangers; puis nous pénétrons dans une superbe forêt de bouraos et d'éviers, sous lesquels croissent des ananas-sauvages, de petites fougères et de grands arums aux larges feuilles luisantes et d'aspect métallique. Sous ces magnifiques ombrages, au milieu de cette nature exubérante, la vie animale est



Le Diadème, à Tahiti.



absente; pas un oiseau, pas d'autre bruit que le murmure de l'eau qui fuit sur les cailloux. Cependant la vallée se resserre; trois fois nous traversons la rivière, puis nous commençons une ascension, fort raide au début. Après avoir longtemps serpenté sous les grands arbres, le sentier débouche sur une étroite corniche, taillée au bord du gigantesque entonnoir où la Fatahua se précipite, d'une hauteur de 180 mètres. Le site est d'une grandeur sauvage; aux deux tiers de la chute, le long ruban qui marque d'une raie blanche les noires murailles de basalte s'éparpille et forme tout en bas, dans le trou sombre, comme une avalanche de neige.

Du côté où nous sommes, les parois de la montagne sont presque perpendiculaires. Sur les étroites saillies des rochers croissent une foule de liliacées, des fougères arborescentes et aussi de vigoureux bananiers sauvages, suspendus au-dessus de l'abîme. Ces arbres, qui mesurent jusqu'à 8 mètres de hauteur et plus d'un mètre de circonférence, sont des *féhis*; ils portent droit leur régime, tandis que celui des autres bananiers s'incline vers la terre. Les indigènes, qui pourraient les cultiver autour de leur demeure, négligent ce soin; ils trouvent plus simple, au fur et à mesure de leurs besoins, d'aller les chercher dans la montagne, au prix de mille fatigues et de mille dangers.

Un petit fort ruiné, situé à une altitude de 600 mètres, domine la cascade. Dans l'une de ses chambres abandonnées, nous nous installons pour déjeuner avec les provisions que nous avons apportées. Des feuilles de bananiers tiennent lieu d'assiettes; pour dessert, nous avons non seulement des mangues et des avocats cueillis aux arbres du voisinage, mais encore, chose rarissime à Tahiti, de véritables fraises d'Europe, découvertes par nous dans l'ancien jardinet de l'infanterie de marine.

Ce site, éminemment pittoresque, rappelle un des plus brillants faits d'armes de notre histoire coloniale.

C'était en 1846, à l'époque de la guerre de l'indépendance; Papeete était tenue en échec par les Canaques restés

maîtres des hauteurs de Fatahua. Persuadés que leur forteresse était inaccessible, ils y vivaient en parfaite sécurité. Le commandant Bruat résolut de les surprendre ; mais, pour cela, il fallait escalader la montagne à revers, gravir des pentes vertigineuses au milieu de difficultés inouïes, franchir des abîmes sur des arêtes aiguës, le tout sans éveiller l'attention de l'ennemi. Cette entreprise, d'une hardiesse surhumaine, fut couronnée d'un plein succès. Les indigènes, terrifiés, mirent bas les armes, prenant nos braves soldats pour des êtres surnaturels, contre lesquels toute défense était impossible. Ce glorieux exploit mit fin à la guerre.

J'aurais voulu pousser jusqu'au Diadème, cette gigantesque couronne de pierre, dont les fleurons bleuâtres se dressent à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais le chemin est excessivement pénible et exige trois longues heures. La nuit nous aurait surpris au retour ; je dus y renoncer.